

EMMANUEL CHAUME

HORS SOL

récit autobiographique

ISBN : 979-10-699-6207-1
Dépôt légal BNF décembre 2020
www.emmanuelchaume.fr
contact@emmanuelchaume.fr

Décembre 2006, hameau de Blanaz, Saint-Rambert-en-Bugey dans l'Ain.

Je suis au fond du trou professionnellement. Ma petite entreprise d'e-learning est à nouveau au bord du gouffre. J'ai invité Christian, mon mentor professionnel. Je lui dis en blaguant : tu sais, j'écrirais bien un bouquin, il s'intitulerait quelque chose comme « L'art et la manière de planter sa boîte ! ».

Ni une ni deux, Christian me prend au mot. Considérant ma vie pas banale, il me suggère d'en écrire le carnet. Je suis dubitatif : non seulement je ne sais pas écrire, mais encore, je peine à imaginer que mon histoire puisse intéresser qui que ce soit.

Avide de défis insensés, je lui dis « OK ! ».

Il me met en relation avec Cécile Fraboul, auteure et écrivaine nantaise, qui m'interviewe pendant des heures pour recueillir mes récits et en faire la retranscription. Je ne suis néanmoins pas mûr pour poursuivre l'aventure, trop d'épreuves, trop d'émotions...

Décembre 2019, me voici sur la ligne de départ avec l'objectif d'écrire mes 20 premières années. C'est chose faite, je suis heureux.

Manu, Blanaz le 27 août 2020

Km 35

Dimanche 22 avril 2018, 35^e kilomètre du marathon d'Annecy. Le soleil est à son zénith, l'heure n'est plus à déguster des yeux le magnifique décor naturel du lac éponyme blotti entre les montagnes. Il fait très chaud, je suis déshydraté. C'est le « mur », moment redouté de tous les marathoniens. Seuls ceux qui ont passé cette épreuve savent. Ma vitesse chute soudainement, mes jambes se dérobent, elles n'en font qu'à leur tête. Oublié le chrono visé, objectif obsessionnel, Graal dérisoire. Maintenant, il faut simplement rallier l'arrivée. Je ne tiens plus debout, je tangué. Après avoir versé toutes les larmes de mon corps, la tête reprend le dessus et je viens à nouveau à bout de la plus belle des distances, trente ans après la première à Lyon, en 1989. J'avais trente ans. Le mur du marathon, cette apocalypse physique et mentale, vous transportant dans un autre monde.

Je suis hors sol.

Avant ce chemin de croix, j'ai pu vagabonder par la pensée et les souvenirs au gré des kilomètres de bonheur, de lévitation. C'est le Japon qui me revient d'abord en mémoire. Oui, de 1968 à 1972, il y a eu le Japon, mais il y a eu avant la Tunisie et le Vietnam, et il y aura ensuite l'Éthiopie, l'Égypte et puis... Le cauchemar d'un jeune homme contraint de rejoindre un pays étranger, la France. Bientôt soixante ans, je reviens de tellement loin... Les souvenirs de ces épreuves qui ont fait l'homme, le mari, le père que je suis, émergent un par un au prix d'un difficile travail de mémoire. J'éprouve le besoin de déposer la charge d'un passé qui a fait de moi un étranger dans mon propre pays.

Je suis hors sol.

Emmanuel Marie

Notre père, Gérard Chaume, né en 1933, est l'aîné d'une famille de trois enfants. Il fait des études brillantes : « Langues O », l'INALCO, l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales, agrégation de philosophie. Fils de Théophile et Marie-Louise, nom de jeune fille Raymond, commerçants à Meaux, Seine et Marne. C'est le chouchou de sa maman.

Notre mère, Christine Chaume, nom de jeune fille Mottard, est née à Bruxelles en 1938. Elle est la fille de Dominique Rolin, écrivaine de renom très tôt installée à Paris. Elle a notamment obtenu le prix Femina 1952. C'est l'époque du Nouveau Roman, mouvement littéraire apparu au milieu du XX^e siècle.

Le père biologique de Christine disparaîtra très tôt. Elle est élevée par sa grand-mère à Bruxelles et viendra faire ses études de lettres à Paris. Son père spirituel, Bernard Milleret, le compagnon de Dominique Rolin, dessinateur et sculpteur, décédera prématurément en 1957 à Villiers-sur-Morin en Seine-et-Marne dans une maison de charme, à deux pas de Paris.

Christine adolescente y est heureuse. Elle y peint ses premières toiles. Étudiante, elle flirte avec Lionel Jospin avant de rencontrer Gérard Chaume. Il est nommé coopérant militaire à Sfax en Tunisie en 1958. Il ne porte pas l'uniforme, il s'occupe d'enseigner et de former les autochtones.

Le pays a gagné son indépendance trois ans plus tôt. Mes parents s'y rendent en Renault Dauphine. La voiture la plus vendue en France. Direction la botte italienne et la Sicile pour embarquer sur le ferry et ensuite accoster à Tunis, dernier arrêt à Sfax dans le grand sud tunisien. 18 janvier 1959, me voilà, Emmanuel Marie. J'ai évité Bacchus, ma mère a refusé. Bacchus, le dieu du vin, la religion de notre père avec la Gauloise toujours scotchée à la commissure des lèvres.

Le Vietnam : le petit garçon et la guerre

Nous arrivons en 1962 au Vietnam, pour nous installer à Dalat, petite ville du centre du pays. Mon père y enseigne alors que ma mère attend ma petite sœur Lise après avoir accouché de Florence deux ans auparavant.

Florence succombe à l'âge de deux ans et demi d'une infection foudroyante quelques jours avant la naissance de Lise. J'ai trois ans, trop jeune pour me souvenir et comprendre. Les conditions d'hygiène déplorables d'alors sont la cause de cette tragédie. Maman ne nous l'apprendra que bien plus tard à l'occasion d'une visite au cimetière familial à Melun, sur la tombe de notre sœur...

Saïgon, 1968, c'est la guerre civile... Les bombes explosent dans la capitale, les balles perdues fusent. Le couvre-feu interdit de pointer son nez dès la nuit tombée. Une roquette tombe dans la rue du quartier résidentiel où nous habitons laissant un cratère béant que ma petite sœur et moi nous empressons d'aller observer une fois le soleil levé.

Dans la cour de la maison coloniale, nous jouons. Soudain ma petite sœur se lève et va se plaindre à notre mère en pleurant, je me fais copieusement engueuler. En fait, elle a reçu une balle perdue sur un doigt, seulement... Un miracle... Le sang coule, mais rien de grave. Nous sommes sur le toit de l'hôtel Caravelle, le bâtiment le plus haut de la ville. J'observe le ballet des jets américains qui pilonnent les positions Viêt-Cong dans la lointaine banlieue de Cholon.

Notre père, féru de photos, intrépide et inconscient, nargue le couvre-feu pour aller shooter les combats. Il va ensuite vendre ses négatifs aux agences de presse, AFP, Reuter, Associated Press... C'est pour lui un hobby : sa place officielle est à la direction du centre culturel français, haut lieu du colonialisme et de l'hégémonie gauloise. Les clichés qu'il rapporte ne nous choquent pas tellement l'anormalité est devenue la normalité : une jeep Willis, deux GI sans vie la tête affalée sur le capot, pare-brise brisé, dans une rue fantôme... Un pied coupé au niveau du talon, tout seul, posé comme ça, sur une avenue.

Il était inspiré par les nombreux grands reporters qui passaient à la maison avant d'aller rejoindre le front, et pour certains, ne jamais en revenir... L'âge d'or de ces héros du journalisme transmettant leurs « papiers » par télex. Gilles Caron, étoile du photojournalisme, est de ceux-là, disparu prématurément à l'âge de trente ans sur le front cambodgien en 1969, après avoir immortalisé mai 1968, la guerre israélo-arabe de 67... Il était passé à la maison.

Il était inspiré par les jeunes GI qui nous rendaient visite avant de partir au front, et pour beaucoup, sans jamais en revenir. C'est la guerre, l'horreur, les bombes au napalm éradiquant toute trace de vie dans les villages suspectés de cacher le Viet Minh. Au même moment, Jimmy Hendrix fait pleurer de toutes ses larmes le National Anthem of America au petit matin pluvieux et glauque d'un coin paumé de l'État de New York dans une boue piétinée toute la nuit par les beatniks gavés de toutes les drogues possibles. Woodstock, le plus grand moment de l'histoire de la musique populaire...

L'image de l'exécution sommaire d'un prisonnier nord-vietnamien par le chef de la police le 1^{er} février 1968 à Saïgon me glace d'effroi et marque les esprits de l'époque. En pleine guerre

du Vietnam, elle suscite l'indignation, galvanise les mouvements pacifistes en éveillant les consciences. Cette photo vaudra à son auteur Eddie Adams le prestigieux prix Pulitzer, en 1969. Plus tard, les films *Apocalypse now* et *Voyage au bout de l'enfer* témoigneront de façon tellement réaliste de l'indicible.

Nous nous rendons régulièrement au Cap Saint-Jacques, lieu de villégiature des colons. Les vagues de la mer de Chine déferlant sur la plage de sable fin font notre bonheur. Mon père me prend sur ses genoux dans la « 4 1 », la Renault 4, voiture la plus vendue en France. La nôtre a le volant à droite. On roule à gauche dans le pays. Sur la plage, je tourne le volant, je suis heureux.

De retour du Cap, mon père dépasse dangereusement un véhicule militaire. Nous manquons de sortir de la route. Et puis, un pont à sens unique... nous devons nous arrêter. Le camion kaki s'immobilise derrière la frêle 4 1 dans un crissement de frein. Le conducteur sort de son véhicule et vient coller son pistolet sur la tempe de notre père, dans un regard froid et déterminé. Nous sommes terrifiés. Il n'appuiera pas sur la gâchette : une simple intimidation pour signifier au colonialiste qu'il n'est pas en terre conquise.

Voilà, c'est notre quotidien. Pour ce qui est de l'ordinaire, nous allons à l'école primaire... Je n'ai pas beaucoup de souvenirs de ces six années, de 1962 à 1968, si ce n'est que je nageais les 33 mètres de la piscine en... 33 secondes, je crois avoir été désigné comme le plus jeune nageur saïgonnais. Nous parlons le vietnamien grâce à la « bonne » qui nous l'apprend, elle qui ne parle pas le français et qui passe beaucoup de temps avec nous. La « bonne », c'est comme ça qu'on nommait avec condescendance les domestiques.

Les BD... Je suis heureux de compter jusqu'à quatre cents BD dans ma bibliothèque. *Tintin*, *Astérix*, *Spirou* et *Fantasio*, *Lucky*

Luke, je suis abonné à *Pif Gadget*. J'en ai encore des étoiles dans les yeux. Maintenant, je contemple régulièrement ma discothèque faite de centaines de cassettes, de vinyles, de CD... Que de trésors !

La TV... En noir et blanc, écran « large » 36 cm. À l'époque, les Américains sont les seuls pourvoyeurs de séries. *Flipper le dauphin* et son inimitable cri, se trémoussant à la surface toujours prêt à aller sauver un humain en détresse... *Rintintin* le brave et héroïque berger allemand qui, pendant la guerre de Sécession, avec son maître le jeune Rusty résout tous les problèmes. Il y a également *Mission Impossible* dont le générique a marqué bien des générations.

La découverte d'un pays étranger : la France

La famille rentre tous les deux ans en France, en Boeing 707. Le voyage est long, je me souviens du survol de l'Alaska au soleil levant, magique. Les passagers sont choyés avec force champagne, foie gras, fumer est autorisé. Lise et moi sommes gâtés avec des jouets. Nous nous délectons des plateaux-repas à nul autre pareil, préfigurant la bonne bouffe bien française dont nous ignorons tout.

Nous sommes accueillis par nos grands-parents paternels, commerçants à Meaux, la capitale de la Brie et du brie (le fromage), pas loin de Paris. Padous (prononcer Padousse), notre grand-père, vient nous chercher à l'aéroport d'Orly au volant de sa Peugeot 404 blanche. Roissy Charles de Gaulle est en construction.

Nous passons d'agréables moments dans le magasin Chaume, 40 avenue du Général Leclerc. Tout l'immeuble appartient à nos grands-parents. Au rez-de-chaussée, le magasin de « liste de mariage », concept depuis en désuétude : de la porcelaine de

Limoges, des luminaires somptueux, des cendriers sur pied, du cristal baccarat, des couverts en argent Christofle, tous les symboles mondialement connus du luxe à la française. Le personnel est pléthorique. Au premier étage se trouve l'appartement, les autres étages sont loués. La partie arrière du bâtiment fait office de réserve avec un vieux monte-charge desservant les étages. Elle est séparée du corps principal par un parking pavé où sont garés la Peugeot 404 et le Tube Citroën avec lequel Padous va régulièrement s'approvisionner à Paris en empruntant la nationale 3. Je l'accompagne parfois.

Ces séjours chez nos grands-parents sont l'occasion pour Lise et moi de respirer un peu en regardant *Bonne nuit les petits* avec Pours Colargol, le Tour de France, et d'aller manger des glaces et des hot-dogs/frites offerts par Mamitou. Nous allons au cinéma de temps en temps. L'ouvreuse nous place, Padous lui donne une pièce. À l'entracte, elle réapparaît avec un panier de glaces et friandises. Le bonheur. À l'époque les supermarchés n'existent pas encore. On trouvait des télévisions et postes de radio chez Vautrin, des bouquins à la librairie Mériguet. Tous les commerçants se connaissaient et formaient une grande famille, avenue du Général Leclerc. J'économisais précieusement pour aller jeter mon dévolu sur les voitures miniatures d'un magasin de jouets qui m'apparaissaient comme magiques. La visite du Salon de l'auto 1968, porte de Versailles me laissera un souvenir impérissable. C'est l'année de la sortie de la Renault 6. Avec elle, je ferai l'aller-retour Paris-Venise douze ans plus tard.

Saïgon, janvier 1968, l'offensive du Têt - la fête nationale - va prendre par surprise les forces américaines, tandis que les manifestations se font de plus en plus nombreuses et véhémentes aux USA. C'est le phénomène de masse du flower power des hippies : drogues, libération sexuelle, rock et autres musiques psychédéliques, Grateful Dead, Santana, Jefferson Airplane...

La situation devient trop dangereuse et nous voici embarqués à vitesse grand V plus tôt que prévu sur un vol UTA, direction l'Italie, Turin. Destination finale la France. Nous quittons donc le Vietnam vers la fin de la saison sèche, en mai ou juin.

Pourquoi Turin ? Notre père est féru de voitures. Il s'agit d'aller prendre livraison de la Fiat 124 sport coupé récemment commandée, élue plus belle voiture de l'année 1967. 4 vitesses, 90 CV, 170 km/h, freins à disque, double arbre à cames en tête SVP, compteurs Veglia avec manomètre d'huile sur bois plaqué, sièges en simili cuir galbé, confort spartiate à l'arrière. Un jour, la Fiat est garée dans un parking à Venise. Notre vaporetto fend les flots du Canal Grande. À notre retour, tout ce qu'il y avait à l'intérieur est subtilisé, y compris mes chères petites voitures miniatures bien en vue sur la lunette arrière. Un véritable traumatisme pour le petit bonhomme de neuf ans.

J'ai quelques rares autres souvenirs furtifs de cette période, et notamment ce voyage de retour vers la France pour les vacances d'été 1966 : l'atterrissage sur l'aéroport de Katmandou, l'un des plus dangereux du monde. Les hippies n'avaient pas encore investi la ville. Et puis, ce lever de soleil, extraordinaire, sur l'Annapurna. Ou encore cet autre atterrissage périlleux du Boeing 707 de la Panam (la compagnie américaine du moment) à Calcutta, sous des trombes d'eau sur une piste inondée. La misère dans cette même ville, les humains survivant comme des rats dans

des égouts larges comme un pipeline... Et le meilleur tandoori du monde à Bangkok à l'occasion d'un stop-over, c'est comme ça qu'on appelait les escales.

Mes souvenirs sont enfouis, déniés, fugaces, irréels, formant un inéluctable discontinuum de vie que j'essaie de remettre en ordre en écrivant ces lignes. Sans doute étais-je soulagé de quitter ce quotidien infernal nourri par les engueulades familiales et la guerre avec ses tirs de mortier et de roquettes, ses attentats à deux pas de la maison. Retour d'un voyage au bout de l'enfer...

Nous rejoignons Meaux pour l'été 68 dans l'attente d'une nouvelle destination.

Mon père arpente les couloirs du « Quai d'Orsay », le ministère des Affaires étrangères, dans le but d'accomplir ce qui était sans doute un rêve : être nommé au Japon. Il est de rigueur de faire ronds de jambe et autres salamalecs pour persuader les décideurs qu'on est bien le candidat idéal.

Le Japon : l'endurcissement

Septembre 1968, l'aube de mes dix ans. Seulement trois mois après mon premier exil précipité, notre père est finalement nommé à Kyoto, la ville impériale. C'est une promotion et un accomplissement.

Après la direction du prestigieux Centre Culturel français de Saïgon, c'est donc de celle de l'Institut Franco-Japonais du Kansai qu'il hérite. Le Kansai, région située à cinq cents kilomètres au sud de Tokyo, sur l'île principale d'Honshu, avec son triptyque de mégalopoles, Osaka, Kobe et Kyoto, la ville aux mille temples. Après un vol de vingt-quatre heures au départ de Paris-Orly, nous atterrissons à Tokyo Haneda. Je me souviens d'un éblouissement permanent dans un environnement fou fait de technologies et d'humains grouillants, disciplinés.

Après le Vietnam, le choc est culturel et technologique, comme du Moyen-Âge à la modernité. Nous parcourons à grande vitesse les cinq cents kilomètres qui séparent Tokyo de Kyoto, en Shinkansen, le déjà train à grande vitesse japonais capable de s'arrêter en moins de temps qu'il ne faut pour le dire en cas de tremblement de terre. Très vite, nous allons vivre ces secousses récurrentes qu'on mesure sur l'échelle de Richter. Les réflexes sont vite acquis : se mettre à l'abri sous une table par exemple. On nous promet le tremblement de terre du siècle avant notre départ, à tel point que, plus tard, nos parents nous mettront à

l'abri à Tokyo, en raison d'une menace imminente autour de Kyoto.

De Kyoto à Tokyo, c'est l'Ekiden. Le premier Ekiden, épreuve de marche, a été organisé en 1917, parrainé par le quotidien japonais « Yomiuri shimbun ». Il a duré trois journées, sur 508 kilomètres entre Kyoto et Tokyo, pour célébrer l'anniversaire du changement de capitale, Tokyo prenant la prééminence sur Kyoto. Le vocable Ekiden est une combinaison de deux kanjis : le premier (駅) signifie gare, et le second (伝) transmettre. Il s'agissait de transmettre un témoin de gare en gare. L'Ekiden moderne consiste en un marathon par équipe de six coureurs, le marathon, une religion au Japon. Les Occidentaux vont en faire leur miel.

Nous habitons au dernier étage de l'Institut franco-japonais, fondé en 1927 : style Art déco, trois étages. Il a été créé pour rapprocher les intellectuels japonais et français. Sous nos pieds, les salles de classe et autre bibliothèque, un grand jardin, une pelouse, des fleurs.

En quatre ans, nous ne rentrerons qu'une fois en France. À Kyoto, pas d'école ni de lycée français, pas de Français ou d'autres nationalités d'ailleurs. Lise six ans, moi neuf, nous sommes conduits à bâtir notre destin. Nos parents sont jeunes, la trentaine, mais la question n'est pas tant celle de leur jeunesse que celle de leur manque d'attention à notre égard, tellement occupés qu'ils sont à on ne sait trop quoi. Nous sommes souvent laissés à nous-mêmes. Bon, ce n'est pas forcément pour nous déplaire... Au moins, ils ne sont pas là à s'engueuler. Alors nous profitons de ces moments de quiétude pour jouer ou regarder la TV en mangeant des ramens.

Côté scolaire, les choses sont simples : la seule façon d'étudier est de prendre des cours par correspondance avec l'organisme de

formation à distance de l'Éducation nationale (maintenant le CNED). À l'époque, c'était le CNTE, le Centre National de Téléenseignement. Nous recevons nos cours et les corrigés via la « valise diplomatique », tous les quinze jours. C'est le début d'une scolarité qui ne cessera d'être chaotique et erratique.

Nous ne savons pas à quoi ressemblent nos profs. Notre mère, elle-même enseignante en histoire-géo, fait office de tutrice. Son impatience chronique et ses excès de colère lorsque nous ne comprenons pas sur-le-champ rendent notre éducation douloureuse et, surtout, font naître en nous ce manque de confiance qui nous tiendra quasiment à jamais.

Notre père, pas en reste, se charge, dans un style différent, de nous rappeler qu'il faut lui répondre au doigt et à l'œil et qu'aucune critique n'est permise.

Des moments de respiration

Alors, nous prenons des moments de respiration devant la télé. Imaginez un peu : six chaînes, toutes en couleur, des dessins animés en pagaille, *Tom et Jerry*, des séries, *Mission Impossible*, *Flipper le dauphin*... En japonais, des films d'animation où des créatures improbables et gigantesques détruisent et anéantissent toutes les constructions humaines, immeubles, trains, ponts... C'est devant le petit écran que nous nous immergeons dans la langue, mais pas seulement : nos rares amis sont exclusivement japonais et nous prenons des cours.

À notre départ, je devais connaître quelques centaines de caractères chinois, les idéogrammes nommés Kanji : chaque Kanji est une métaphore représentant une attitude, une pensée, une posture. Pour transcrire ce qui ne peut l'être avec des Kanji, on a le choix entre les alphabets syllabiques Hiragana ou Katakana, le

premier pour les mots japonais, le second pour les termes occidentaux. La langue japonaise mélange sans problème Kanji, Hiragana et Katakana, ce qui en fait une langue unique. Je n'éprouve aucune difficulté à l'apprendre.

Nous prenons des cours de calligraphie, cet art traditionnel japonais qui demande concentration et maîtrise de soi. Je me souviens du magnifique encrier en pierre lissée d'un noir brillant dans lequel je trempais le pinceau adéquat pour ensuite le tenir verticalement et couler d'une encre pure les idéogrammes sur le papier fait d'un noble grain.

Les moments de respiration, au sens propre, sont nombreux : je découvre le sport, pleinement, comme la soupape de sécurité qu'il va devenir à jamais. Je ne suis pas assez mature pour un recul réflexif, mais, au fond de moi-même, je sais que les affres de la tension familiale et des déracinements incessants peuvent trouver un palliatif à travers le sport, mais pas n'importe lequel, le pur, le dur...

Je suis le seul gaijin (étranger) dans ce grand club réputé de judo dont le patron est à peine plus haut que moi. Oui, en plus de tout ça, je suis petit et je n'en finis plus de ne pas grandir. Alors, je mets les bouchées doubles. Quatre entraînements par semaine, parfois dehors pieds nus, sur la neige. Je passe à la TV avec mon club de judo.

J'avais déjà foulé les tatamis à Saïgon avec à la clef une ceinture, jaune ou bleue... Mais ici, deux couleurs seulement : la blanche et la noire. On obtient la noire après avoir cousu un certain nombre d'écussons discrets sur le kimono, littéralement « chose que l'on porte sur soi ». Le kimono est fait d'un textile noble, composite et rugueux - lin, soie, fibre de mûrier, chanvre - marqué au dos à l'encre noire de lettrines représentant nos prénoms. J'ai quelques souvenirs de compétitions où je ne vais pas bien loin, mais je suis

déjà bel et bien marqué à vie par la rigueur, le respect, ces valeurs typiquement japonaises.

Il y a aussi la natation. À la dure : avant de nager, nous accomplissons une demi-heure d'éducatifs « à sec », en tous genres, pour arriver chaud comme la braise dans un bassin de 25 mètres pour 2-3 kilomètres de réjouissances. Une fois par an, nous nageons dans le bassin extérieur, ô pas longtemps, juste une minute, mais une minute dans une eau à 12 °C. Après quoi, chaque gamin reçoit une soupe bien chaude en récompense. Et me voilà piqué au plaisir sain et masochiste, mais tellement bénéfique du sport d'endurance.

Nous assistons régulièrement à des tournois de Sumo, ce sport de lutte se caractérisant par le gabarit des lutteurs ainsi que par les nombreux rites traditionnels qui entourent les combats. Deux règles simples : les lutteurs ne doivent pas sortir du cercle (*dohyō*), ni toucher le sol avec une autre partie du corps que la plante des pieds. Les Yokozuna, catégorie ultime de la discipline, sont considérés comme des dieux vivants. 相撲, *sumō*, littéralement « se frapper mutuellement ». Des durs au mal, je vous dis... Nous apprécions les parties de bowling au long cours, disputées dans des complexes pouvant contenir vingt ou trente pistes.

« Tu peux pas me laisser bouffer mes spaghetti tranquille ? »

Mes parents vivent une vie mondaine, recevant les stars sportives de l'époque, les skieuses Annie Famose, Marielle Goitschel, les chanteurs en vogue, Gilbert Bécaud, notamment...

Anecdote... M. Bécaud vient d'achever un concert. Nous sommes attablés au restaurant, à côté de nous sont installés le chanteur et ses musiciens. Mes parents, toujours prompts à me délivrer des patates chaudes, me somment d'aller lui faire signer

un autographe. Je m'exécute... « *Tu peux pas me laisser bouffer mes spaghetti tranquille* » est sa réponse. Ce type est simplement puant. Il n'est pas excusable, en plus il me fait penser à mon père. Quand je pense qu'il a chanté « *l'important, c'est la rose* ». Ses musiciens ont beau essayer de me consoler, je suis dans une rage intérieure, je suis humilié. Un épisode de vie fondateur... Plus jamais je ne ferai de courbettes et je communiquerai toujours d'égal à égal avec l'autre, quel que soit son statut.

« Ferme-la tout de suite »

Les accidents et les morts causés par la conduite inconsidérée de notre père au volant n'ont en rien calmé ses ardeurs à toujours et encore appuyer sur le champignon, voyant l'autre automobiliste comme un impétrant lui cherchant noises.

Comme au Vietnam, le volant est à droite et on roule à gauche. Nous revenons d'une visite du Ginkakuji, littéralement « temple d'argent ». Un des édifices majeurs avec le Kinkakuji, le « temple d'or ». Kyoto, la ville aux mille temples... Notre père vient d'acquérir un coupé Datsun dont j'adore la ligne. Dans le centre de Kyoto, il s'amuse à slalomer dans la circulation, pas encore trop dense en cette fin d'après-midi. Le feu passe au rouge, la Datsun s'immobilise au dernier moment dans un crissement de pneus.

Immédiatement, une voiture s'arrête à notre hauteur. À l'intérieur, deux types au regard martial. Les fenêtres sont ouvertes. Le passager s'adresse à mon père de façon véhémement, manifestement prêt à en découdre. Mon père ne comprend rien et il répond n'importe quoi. Moi si. Je connais quelques mots d'argots du cru et je saisis tout de suite que ce sont des Yakuzas, des membres d'une organisation du crime, comme les Mafiosi en Italie. Ils lui demandent de s'excuser de la queue de poisson

trente secondes avant. J'intime l'ordre à mon père de la fermer, tout de suite, et je décide de m'excuser en son nom auprès des deux types. Ça les calme tout de suite... Tout est bien qui finit bien.

Au bord de la noyade

Les vacances d'été sont faites de voyages quadrillant le pays. Quelquefois à la rencontre d'un typhon dans les terres, ou alors, de tempêtes dans des mers démontées. Je frémis encore des situations extrêmes dans lesquelles mon père nous embarquait lui et moi. Je n'ai pas de souvenirs de moments de quiétude et de sérénité... Tension et stress permanents.

Nous avons un petit bateau à moteur, frêle embarcation traînée pendant tout l'été sur une remorque par la Toyota Corolla break au gré des destinations. Le tout petit moteur Mercury de quinze chevaux délivrait une puissance à peine suffisante pour embarquer la famille en sécurité et manœuvrer dans des conditions délicates. Par exemple, lorsque nous dûmes d'urgence accoster sur une plage de sable, les vagues toutes plus fortes les unes que les autres venant de l'arrière rendant l'accostage impossible : déferlantes remplissant le bateau d'eau et de sable, appareils photos Nikon dernier cri et tout le matériel, HS... Nous tâchons de le sortir de l'eau, moteur relevé, mais l'hélice tourne toujours... Mon père s'y prend le pied : le sang coule abondamment, la plaie est profonde. Direction l'hôpital.

Deux jours plus tard, malgré la blessure, mon père décide de reprendre la mer pour ramener le bateau à bon port, c'est-à-dire sur la plage de départ non loin de la location dans les terres. Lise et notre mère l'ont rejoint en train. Je fais office de matelot, bien malgré moi, conscient des risques : il fait fi des conseils de ne surtout pas prendre la mer. Une forte tempête est attendue. Il

s'agit surtout de ne pas le contredire. Nous longeons la côte pendant un temps infini jusqu'à ce que le gros temps survienne. La coquille de noix prend l'eau et j'écope tandis que mon père tente de garder l'embarcation sur la meilleure trajectoire. C'est l'enfer, même si la côte n'est pas bien loin, il y a cinq cents mètres... Je me vois mourir, noyé... Alors, comme le pire n'est jamais sûr, j'écope, j'écope.

Nous arrivons finalement à bon port à la nuit tombée. Mais je dois parcourir quelques kilomètres, seul en pleine forêt, pour prévenir ma mère de notre retour. Je vois des monstres partout surgir, je brave la peur en prenant mes jambes à mon cou.

La Corée du Sud

Vacances d'été 1971. Nous partons pour la Corée du Sud en voiture, toujours avec la brave Toyota Corolla. À la pointe sud du Japon, nous embarquons sur le ferry direction Pusan. Après une nuit de traversée, nous arrivons dans le premier port du pays.

J'ai toujours adoré entrer dans un pays par voie de mer. D'ailleurs, je me dis que c'est ce que je ferai lors du tour du monde que j'accomplirai, un jour, forcément. En fait, j'y suis déjà sur ce tour... Pour l'heure, nous voici en Corée, coupée en deux entre le nord et le sud, comme c'est toujours le cas aujourd'hui. Encore très loin d'être l'état ultra-technologique, industriel et connecté que nous connaissons aujourd'hui, très loin d'être le pays qui accueillera les Jeux olympiques de 1988.

C'est le Moyen-Âge comparé au Japon. Le dépaysement est total. La musique de *Mash*, film satirique et brûlot antimilitariste de 1970 retraçant la guerre de Corée, tourne dans ma tête. Je n'ai pas beaucoup de souvenirs de ce voyage, si ce n'est une nuit passée tout en haut d'une montagne chez des moines bouddhistes, des

trombes d'eau, des pistes à peine carrossables. Mais en fait, comment vivais-je véritablement ces moments contraints, mon cerveau se débranchait-il ? Je ne sais plus.

Mon père décide que nous allons nager en mer de Chine, sur le front de mer de Pusan, et nous nous mettons à l'eau sur une plage de sable. Le ciel est couvert, ma mère restée quelque part avec ma sœur a bien insisté sur les risques. Rien n'y fait, comme d'habitude. Le ciel est très bas, la plage désertée, l'eau est relativement chaude. Nous nageons vers le large alors que la mer, formée, se met à descendre. La marée basse nous aspire insensiblement vers le large. Je panique, mais le réflexe de survie est plus fort que tout. Pas de lunettes, les yeux rougis par le sel, nous regagnons la terre ferme d'une nage souple : c'est tout naturellement que je comprends qu'il ne sert à rien de se débattre. Combien de temps cela a-t-il duré ? Une éternité sans doute. Tout est bien qui finit bien.

Les vacances sont terminées et nous retournons chez nous, au Japon. Sur le chemin, nous récupérons un chat coréen perdu sur la route. Nous le baptisons Mandou, les nems locaux. Il a la queue coupée, coutume du pays. Mandou nous suivra un petit bout de temps, il prendra même l'avion !

Où sont les profs ?

La scolarité par correspondance s'égrène sans les repères que tout gamin normal connaît : 8^e (CM2), 7^e (CM1), 6^e, 5^e. Je me souviens seulement qu'en 6^e, il y avait plus de profs et qu'une nouvelle matière arrivait : l'anglais. La « valise diplomatique », que j'imagine encore comme une véritable valise, me livre toutes les deux semaines mes copies corrigées. Je ne connais pas mes profs, je connais juste leurs noms et j'imagine que certains d'entre eux sont handicapés. Je ne peux ni les voir ni leur parler. C'est tellement

frustrant de ne pas comprendre pourquoi je me retrouve avec un B ou un C, ou alors un D. Les A étaient rares et quand un devoir me revenait avec la première lettre de l'alphabet, je jubilais.

Je n'ai pas de repères, pas de pairs auxquels me comparer. Alors, je construis mon propre référentiel d'apprentissage, une forme d'autodidaxie qui ne me quittera plus et l'acuité très forte que je suis tout seul pour apprendre, décuplée par mon désarmement de me voir rabrouer quand je fais des erreurs. C'est sans doute les prémisses d'une future vocation : la formation à distance. On dit e-learning maintenant.

2ème exil : de l'Asie à l'Afrique en passant par Meaux

Nous quittons Kyoto à l'été 1972 après quatre ans d'immersion totale dans le pays du soleil levant, pour une destination que nous ne connaissons pas. Nous abandonnons à jamais nos amis japonais, un deuxième exil. Nos parents nous mettent dans l'avion à Tokyo, Lise, moi et le chat Mandou. Une fois de plus, ils se débarrassent de nous... Où vont-ils, nous ne le savons pas.

Le voyage de retour est long, très long, vingt-cinq heures au moins... Surtout pour le pauvre Mandou. Chose impossible de nos jours : nous avons l'autorisation lors de l'escale à Phnom Penh de sortir Mandou de l'avion pour une pause pipi. Je nous revois au pied de l'avion, sur cet aéroport aux relents coloniaux, accompagner le pauvre félin au bord d'un petit bassin peuplé de nénuphars.

Padous nous attend à Orly. Nous rejoignons Meaux, distante de soixante kilomètres, à bord de sa 504 neuve, intérieur cuir, radio (RTL, Radio Monte-Carlo), pas de FM à l'époque, juste les grandes ondes, bien pauvre équipement comparé aux voitures japonaises nanties de tous les gadgets possibles. Les souvenirs en

couleurs du Japon laissent la place à un monde en noir et blanc, sensation anachronique.

Lise et moi passons cet été 1972 au 40 avenue du Général Leclerc, choyés par Mamitou, Marie-Louise, notre grand-mère. Élégante et toujours bien fagotée. Nous ne savons pas de quoi demain sera fait, sans doute ne nous posons-nous pas la question. À tout le moins, les parents ne sont pas là à s'écharper.

Ils finissent par arriver de Rouen où ils sont allés prendre livraison du container du déménagement venu du Japon par voie de mer, avec des meubles magnifiques dont beaucoup seront dispersés ou accidentellement détruits. Nous ne sauverons que quelques tables basses, et encore... Mon père a tenu à ramener sa moto, une Kawasaki 500 Mach 2, un engin de mort incontrôlable. Elle est puissante et brutale, elle accélère plus qu'elle ne freine. Tout ceci est stocké dans la maison de vacances, moderne pour l'époque, de marque Tradifrance, construite sur plan, située sur les hauteurs de La Ferté-sous-Jouarre à quelques kilomètres de Meaux. Un grand jardin en pente... J'étais de corvée de tondeuse autant que de besoin.

Notre hantise était toujours que nos parents en viennent aux mains. Dans sa toute-puissance, notre père écoutait de la musique toute la nuit, à fond, se foutant complètement de nous... L'alcool abondant dans son sens, ça se terminait toujours violemment et bien sûr c'est notre mère qui trinquait, d'abord... Lors d'un repas familial à Morintru (le lieu-dit de la maison), elle prend un coup de poing devant toute la famille, le nez en sang. Personne ne moufte. Une autre fois, ivre et menaçant, alors que je lui tiens tête en défendant notre mère, il m'arrache les cheveux, que j'avais bien longs. Je crois me souvenir lui avoir dit qu'un jour je lui casserais la gueule...

Il y a quelques moments de joie tout de même avec des copains locaux : virées en mob le long du canal de l'Ourcq sur mon Peugeot 103 flambant neuf avec variateur SVP. J'ai treize ans, pas de repères ni éducatifs ni sociaux, le sentiment d'être tout seul.

Avec Lise, nous sommes soudés.

L'Éthiopie : la maturité au galop

Septembre 1972... Nous changeons de continent pour l'Afrique de l'est. L'Éthiopie, deux fois et demie plus grande que la France, avec des dizaines de dialectes. La capitale se nomme joliment Addis-Abeba, « nouvelle fleur » en amharique, la langue officielle. Elle est juchée à deux mille cinq cents mètres d'altitude sur la ligne de la Rift Valley, ensemble géologique constitué de failles et de volcans s'étendant du nord au sud sur six mille kilomètres, de la Syrie au Mozambique.

Mon père est nommé prof de français à l'université française, dernier bastion de la présence gauloise, avec le lycée Gébré Mariam, dans cette ex-colonie italienne. C'est pour le moins une mise au placard. À quarante ans, il était promis à un avenir brillant, mais ses certitudes et son égoïsme, ses manquements et ses fautes professionnelles l'en ont écarté.

La destination semblait lui plaire et il avait à cœur de traduire un roman de l'amharique en français. Il ne le parlait pas, mais il avait ce dessein d'apprendre en permanence. Notre mère trouvera un poste de professeur dans le même établissement en contrat local et fera des piges à « Voice of America », la radio internationale, version française, uniquement sur ondes courtes. SW, « short waves ». Les ondes qui font le tour de la terre.

Le pays est indépendant depuis 62-63. C'est encore le négus Haïlé Sélassié, qui a inspiré tous les rastas, qui gouverne. « Addis » est très pauvre, très éclatée, avec une grande avenue qui coupe la

capitale en deux, rythmée par des ronds-points qui portent le numéro du rang de leur apparition, kilomètre 1, kilomètre 2... kilomètre 6. C'est au kilomètre 6 que nous habitons : sidis kilo. Nous habitons une grande maison coloniale sur deux niveaux, surplombant un grand jardin arboré, une longue allée de graviers relie la grille d'entrée de la propriété à la demeure. Un garde veille au grain.

En bons expatriés, nous avons donc non seulement un garde, mais également la « bonne », Maria, corvéable à merci. Le contraste entre les lépreux omniprésents dans les rues et notre vie de riche m'interroge et finira par m'insupporter. Trois mois auparavant je quittais le Japon, pays moderne et développé.

Le lycée, les interrogations

J'ai treize ans. J'entre en 4e. Je n'étais pas allé dans une école depuis le Vietnam. La quasi-totalité de ma scolarité avait été suivie par correspondance.

Un véritable traumatisme cette rentrée...

Le grand lycée franco éthiopien Gébré-Mariam, avec son proviseur, son « surgé », le CPE (conseiller pédagogique d'éducation) de l'époque. J'arrive une semaine après la rentrée, chargé comme une mule de tous les bouquins qu'on venait de me donner. Je déboule en plein cours d'anglais, je ne sais pas où me mettre, au propre comme au figuré. Le professeur m'invite à m'asseoir tout au fond de la classe, à côté de Paul, mon futur pote, d'origine libanaise par sa mère. Son père travaille dans une ONG. On fera les quatre cents coups ensemble, on écouterait de la musique, on parlera nanas, on tirera des plans sur la comète...

Dans le jardin de notre maison, la nuit, je regarde les étoiles et cette pensée me vient, toujours inscrite au plus profond de moi : « J'ai treize ans, bientôt l'âge adulte, combien de temps me reste-t-il à vivre, de quoi demain sera-t-il fait ? ». Je suis prêt à tout, si jeune et déjà tellement fataliste...

L'entrée dans le moule scolaire, un chemin de croix. Je me suis fait virer trois jours parce que j'étais venu en composition d'italien avec des antisèches. C'était stupide parce que j'étais bon dans la langue de Dante. Nous étudions « le désert des Tartares » de Dino Buzzati.

Notre aversion pour les maths est telle que Paul et moi nous disputons les notes les plus basses avec des 2/20. Nous sommes la risée de notre professeur et de nos camarades, mais nous nous en foutons éperdument.

Je prends conscience de ma petite taille, laquelle me pose des problèmes, notamment vis-à-vis des filles, bien évidemment. Je me sous-estime complètement, aidé en ça par mes parents qui enfoncent le clou en me culpabilisant en permanence. Mais je me fortifie mentalement en allant de découvertes en aventures passionnantes : la musique, l'équitation de haut niveau, les boums, le ski nautique, l'expédition par la route au Kenya et en Tanzanie.

Le cheval

Notre magnifique maison avec son vaste terrain permettait à notre père de réaliser un de ses rêves : avoir des chevaux, ou plutôt, les posséder. Nous avons commencé à monter de façon académique en France, au centre hippique de La Ferté-sous-Jouarre. Nous avons tous passé le 1^{er} degré (ancêtre du « galop ») et j'avais dans ce même centre travaillé comme palefrenier pendant les vacances. À « Addis », les gens de la haute société,

dont nous faisons partie, bien évidemment, avaient l'habitude de se retrouver sur l'hippodrome Jan Meda lors de concours hippiques huppés. Celui-là même où plus tard iraient s'entraîner les émules d'Abébé Bikila, champion olympique du marathon à Rome en 1960, les pieds nus dans la nuit.

Les chevaux éthiopiens étaient plus petits et nerveux que ceux que nous connaissions en France. Nos cinq chevaux logeaient dans une petite cabane faite de terre séchée, au fond de la propriété. Aussi bien nantis que la plupart des Éthiopiens qui vivaient dans des conditions de pauvreté extrême. Ils étaient soignés par le garde. J'ai le souvenir de m'en être beaucoup occupé.

Il y avait Jahil, du nom de l'équidé héros du roman de Joseph Kessel « Les Cavaliers » : à Kaboul s'affrontent les meilleurs cavaliers d'Afghanistan dans le fameux jeu du Buzkashi. Jahil est jeune (il a deux ans), il est racé et sa robe « crème » est faite d'un poil blanc teinté de gris. Il est nerveux et joueur. À la vue de l'obstacle, il s'emballe de joie et je dois lui donner au bon moment l'appel d'un appui ferme, mais doux, de mes jambes sur ses flancs. Jahil et moi avons gagné le concours de l'ambassade d'Italie. Nous ne faisons qu'un, c'était génial.

Il y avait Cameron, couleur marron. Après le dernier obstacle du championnat d'Éthiopie, alors que nous venons de faire un sans-faute, j'oublie de passer entre les cellules chronométriques tout à ma joie de ce duo parfait. Le temps de faire volte-face, de précieuses secondes s'écoulent, cela nous coûte le titre. Mon père est furieux et me tance publiquement depuis les gradins...

Il y avait Cherdash, robe noire, pépère. Il avait la phobie de l'eau : chaque obstacle de type rivière se traduisait par un refus. Sur un concours de puissance (un seul obstacle dont on monte la barre progressivement), nous avons franchi 1,50 mètre, une hauteur

considérable pour ce petit cheval. À l'entraînement, j'avais bien failli y rester après que Cherdash s'est pris les antérieurs sur le « vertical », me faisant passer par-dessus son encolure. Il était retombé sur moi. Je m'étais plus tard réveillé à l'hôpital. Un miracle de m'en être sorti sans trop de mal. Il y avait Folly, le cheval attitré de notre mère, robe grise, peinard et docile, se contentant de passer à sa main des obstacles de quatre-vingts centimètres. Enfin, il y avait César, également robe grise, petit et racé, il ne sautait pas, il préférait galoper, très vite. J'avais avec lui terminé deuxième d'une course de vitesse.

Notre père montait également, mais c'était un supplice pour le cheval qui recevait directement les ordres nerveux et peu amènes du cavalier : rênes tendues, grands coups de mollets dans les flancs pour signifier la prééminence de l'homme sur la bête. Consternant.

Le séjour de la maison embaumait de l'odeur caractéristique et tellement agréable du cuir des selles anglaises, licols, filets et autres harnachements. Mais ce que j'appréciais par-dessus tout, c'était les folles cavalcades avec Paul et les copains sur les hauteurs de la capitale, comme dans les westerns.

Notre chien s'appelait « Ousha », chien en amharique, un sympathique bâtard de taille moyenne. Un jour, nous retrouvons le canidé dans la pièce faisant office de bibliothèque, écumant de toute sa bave. C'est un spectacle de désolation : tout est détruit, les livres déchirés, annihilés. Il y a dans le regard d'Ousha une folie mêlée à de la détresse, c'est poignant. Nous l'emmenons chez le vétérinaire où la malheureuse bête sera euthanasiée puis autopsiée : Ousha est porteur du virus de la rage. Toutes les personnes qui ont été en contact avec lui dans les semaines précédentes subissent un traitement : une piqûre par jour dans le ventre, alternativement à gauche et à droite... Pendant quinze

jours. Ça fait très mal. Plus tard, nous récupérerons dans la rue un chat paraplégique. Il avançait péniblement à la seule force de ses pattes avant... J'en ai encore la boule au ventre.

La musique, les boums

Dans le séjour trônait la chaîne Hi-Fi composée du nec plus ultra de l'époque : amplificateur à lampes Kenwood, platine vinyle Denon, magnétophone à bande Akai, enceintes JBL. Notre père était féru de musiques dans tous les styles. Des Beatles à Duke Ellington en passant par Miles Davis, de Joe Dassin à Barbara jusqu'aux portes du Pirée de Nana Mouskouri. À défaut d'écouter, nous entendions de tout. La musique se lisait sur des vinyles, mais aussi sur des bandes magnétiques, montées sur un gros magnétophone sur lequel étaient verticalement fixées, à gauche la bande pleine, à droite la bande vide. Un appui sur lecture et hop, la bande pleine se déroulait au fur et à mesure de la lecture et remplissait la bande vide. Au hasard de l'écoute des rubans, je découvre « Smoke on the water » de Deep Purple, casque sur la tête, un effet extraordinaire. C'est la révélation. Un jour, je jouerai de la guitare... Mes premiers disques, toujours en ma possession, étaient déjà dans la maison, laissés là par l'ancien locataire : Un Ten Years After, un Shocking Blue avec son tube planétaire « Vénus », un Creedence Clearwater... Sur ma table de chevet trônait un magnéto-cassettes mono, le top à l'époque. J'écoute les tubes de Stevie Wonder, *Superstition*, *Living for the city*... En me délectant de lait concentré sucré en boîte.

Les fêtes, c'étaient des boums entre expatriés de toutes les nationalités. Se côtoyaient les enfants d'ambassadeurs, de diplomates en tous genres, d'industriels, de hauts responsables d'ONG. Nous dansions les slows sur *Killing me softly with his song*, *I'm not in love*... Enfin, moi pas trop étant donné ma petite taille et mon air juvénile.

Je développais un complexe d'infériorité dont je mettrai des années à me départir. J'étais jaloux des beaux mecs de mon âge et j'essayais de leur ressembler. Je me souviens qu'il y avait Élisabeth et Caroline, sœurs métissées suédoise/éthiopienne. Je « sortais » avec Caroline, relation romantique. Je n'aurai pas de copines françaises avant la majorité. Elles seront bulgare, américaine, anglaise, italienne, relations platoniques...

Nous allons faire quelques parties de bowling, le seul de la capitale. Les pistes se comptent sur les doigts d'une main. L'atmosphère est étouffante, pas de lumière... Et subitement, après avoir tenté en vain un strike, le choc de voir une silhouette tout au fond remettre les quilles en place dans un Vé, c'est un être humain... Au Japon, tout était automatique... Je voyais ça comme de l'esclavagisme. J'en ai encore froid dans le dos. L'horreur. J'étais mal à l'aise...

Le week-end, nous nous rendions au lac Langano à deux cents kilomètres au sud d'Addis. C'était « the place to be », un lieu de villégiature pour les citoyens privilégiés de la capitale. Son essor touristique tenait à la présence de crocodiles rares sur la rive ouest et à sa salubrité, car il était l'unique lac d'Éthiopie non contaminé par la bilharziose. Nous y campions tout le week-end, rive est bien sûr, loin des crocos. Au programme, barbecue et ski nautique. Notre bateau était un Zodiac Mark 2, une embarcation pneumatique mue par un moteur Mercury de 50 CV. Le même modèle que devait utiliser Jacques Cousteau, l'aventurier des mers sur la Calypso. J'étais un crack en monoski : départ « à sec » debout sur la plage, le bateau accélère, la corde se déroule très vite jusqu'à ce moment crucial où elle se tend et que je me retrouve directement sur l'eau. Retour « à sec » également en lâchant la corde le plus près possible du bord. La surface de l'eau était toujours plane, et les couleurs, quand le soleil se levait ou se couchait, magnifiques.

Tout autour du lieu de camping, c'était la savane. Notre voiture était une Renault 16 TS, bleu clair, changement de vitesse au volant, un modèle innovant pour l'époque, très confortable, qu'on pourrait comparer aux premiers monospaces des années quatre-vingt-dix. Mon père, passionné de voitures, l'avait achetée d'occasion. Elle n'avait que dix mille kilomètres, mais elle avait couru l'Ethiopian Safari Rally, l'équivalent en plus petit de l'épreuve phare des années soixante-dix : l'East African Safari Rally. Un peu les ancêtres du stupide « Dakar ». Pare-buffle à l'avant, projecteurs longue portée de part et d'autre du pare-brise. Immatriculation 4041, c'est dire qu'il y avait peu de voitures dans le pays. J'avais l'autorisation de la prendre avec les copains, y compris la nuit, même si bien évidemment je n'avais pas le permis. Je poussais des pointes à 120 km/heure sur la piste en latérite, et la nuit, nous poursuivions bêtement les phacochères en pleine cambrousse, sans vouloir bien sûr leur faire du mal.

Les routes en Éthiopie étaient dangereuses avec très peu de voies goudronnées. Les accidents étaient nombreux et il n'était pas rare d'entendre qu'un tel ou une telle était passé (e) sous un camion. En France ce n'était pas bien glorieux non plus avec quinze mille morts par an.

Un mannequin désarticulé

Un jour, de retour de Langano, sur ce qui faisait office de périphérique de la capitale, je suis confronté au moment le plus glaçant de ma vie... Je suis à la place du passager... Mon père comme d'habitude conduit à tombeau ouvert sans se soucier de quoi que ce soit. Il suffisait de lui dire notre peur et notre souhait qu'il ralentisse pour qu'au contraire il accélère, de la même façon qu'il augmentait le volume de la musique la nuit alors que nous cherchions en vain le sommeil. Entre chien et loup, le « périph » est déserté en ce dimanche soir... La R16 est lancée à un bon

cent kilomètres/heure. Soudain, une silhouette entreprend de traverser la large avenue circulaire. Il eût suffi d'un coup de volant adéquat pour éviter le choc. La suite, je la revis au ralenti...

L'homme se retourne et se fige, le regard tourné vers la voiture lancée. Il est fauché à pleine vitesse au niveau du pare-buffle, ses pieds viennent racler le capot alors que son corps déjà démantibulé passe au-dessus du toit pour s'écraser comme un mannequin désarticulé sur la chaussée. Je me retourne et comprends instantanément qu'il est impératif de ne pas s'arrêter : c'est l'assurance d'un aller simple vers la case prison pour le conducteur. Et de toute façon, il n'a pas pu survivre... Alors je dis à mon père, désarmé, de poursuivre la route. À ce moment, dans la voiture, c'est moi le patron... Nous regagnons la maison et par « chance » (?), nous ne serons jamais inquiétés. Ce drame me marquera à jamais, les traces de sang sur le capot sont une marque indélébile. Je culpabiliserai à jamais.

Cela n'empêchera pas notre père d'être beaucoup plus tard condamné par contumace en Égypte après avoir fauché deux jeunes à vélo dont l'un devait décéder écrabouillé sous la 504 break familiale. C'était dans la banlieue du Caire. Il avait déjà failli se faire lyncher en Inde après avoir renversé un piéton au volant de la 4L en 1965.

Le voyage dans le voyage : le Kenya, la Tanzanie

Été 1973, cette année, nous ne rentrons pas en France pour les vacances : direction le Kenya et la Tanzanie pour un voyage de deux mois et cinq mille kilomètres. La Renault 16 est chargée à bloc. La galerie brinquebalante accueille deux malles en acier ainsi que deux pneus de secours Michelin XAS à carcasse radiale. La techno innovante dans les pneumatiques. Aujourd'hui, on parlerait de disruption technologique. Nous allons nous farcir

deux mille cinq cents kilomètres jusqu'à Dar Es Salam, Tanzanie, en passant par Nairobi. L'essentiel se fera sur des pistes caillouteuses ou en latérite préfigurant le grand axe nord sud reliant Le Caire/Tripoli à Cape Town, dix mille kilomètres : la « Transafricaine 4 ».

Dans la voiture, les journées sont longues et la poussière s'immiscant dans l'habitacle à qui mieux mieux nous couvre d'une épaisse pellicule grise nous donnant l'allure de seniors grisonnants. Le confort est rudimentaire. Nous passons la frontière entre l'Éthiopie et le Kenya à Moyalé. Il nous faut 24 heures pour parcourir la vingtaine de kilomètres qui mènent à la frontière. Ce n'est pas une route, c'est un chemin comme on peut en trouver dans nos campagnes, quand les sangliers sont venus prendre leur bain après de fortes pluies, sur les traces des tracteurs venus creuser les sillons. Le passage aux douanes est folklo et va également durer des heures.

Les routes en latérite de l'ex-colonie italienne laissent peu à peu la place à de longues lignes droites interminables faites de cailloux, de véritables lames affûtées. Un vrai supplice pour les pneus sous-gonflés qui ne supportent pas les 90 kilomètres/heure infligés par le conducteur. Ils explosent un par un. Nous nous retrouvons bientôt plantés au milieu de nulle part sous le soleil éclaboussant la brousse de tous ses rayons. Il fait chaud et sec. Tous les pneus ont rendu l'âme. Par chance, nous sommes dépannés par deux types faisant le tour d'Afrique dans leur berline 504 astucieusement aménagée avec couchette. Il y avait beaucoup de globe-trotters de tous styles à l'époque.

L'équateur terrestre, cette ligne imaginaire tracée autour de la terre, à mi-chemin entre ses pôles... Il marque la séparation entre l'hémisphère nord et l'hémisphère sud. Il est courant de le passer par voie aérienne ou maritime, mais là non, c'est en

voiture. Je me souviens d'un sentiment extraordinaire à la vue du panneau marquant symboliquement le passage. En fin de journée, nous nous mettons en quête d'un camping. Notre mère excellait dans l'art de l'orientation et des sélections d'hébergement. Mais là, point d'hébergement... Les campings étaient en fait des zones autorisées pour planter une tente et bivouaquer, sans aucun équipement. Il n'y avait personne d'autre que nous...

Avec Lise, nous rêvions de loger dans un « lodge », surtout après plusieurs jours d'un voyage harassant. En fait, il n'en était pas question : nos parents préféraient, plus par snobisme que par économie sans doute, qu'on dorme à la dure... Ces lodges, on les trouvait dans les réserves, ces parcs naturels, théâtres d'un tourisme déjà de masse. Ces hôtels luxueux à l'anglo-saxonne accueillaient les Occidentaux fortunés en mal d'aventure dans le cadre de safaris d'observation de la faune et de la flore : petit-déjeuner so british avec spectacle des hippopotames et autres éléphants venant se désaltérer au petit matin, virée en Land Rover pour s'émerveiller du spectacle des antilopes ou des lions. Tout cela dans un décor magnifique oscillant entre brousse et savane. Comme dans *Out of Africa*, ce film de 1985, magnifique, retraçant l'histoire de la Ferme africaine publiée en 1937 par Karen Blixen. Magiquement incarnée par Meryl Streep.

Une nuit, dans la réserve de Samburu, la plus au nord, non loin du mont Kenya, les deux canadiennes sont plantées, la nuit est étoilée, impossible de trouver le sommeil : les lions rugissent et ils semblent être tout proches. Lise et moi avons peur, alors nous allons dormir dans la voiture en nous demandant si nous allons retrouver nos parents vivants au petit matin. Bon, il ne s'est rien passé. Nous gardions une certaine distance par rapport au danger. Face à des situations quelquefois extrêmes, j'avais instinctivement développé une stratégie de contournement, de déni, pour transcender la peur. Lise faisait sans doute de même. En tout cas

nous étions tous les deux soudés et j'étais le grand frère protecteur.

Nous arrivons à Nairobi après mille cinq cents kilomètres de pistes. La « civilisation », de forts relents de colonialisme. L'impression de se retrouver dans une ville britannique de province. Je n'aime pas du tout. Ensuite direction Mombasa, le port principal donnant sur l'océan indien. En face les Seychelles à seulement un millier de kilomètres des côtes. On peut imaginer le Sri Lanka plus au loin. C'est extraordinaire de contempler l'horizon d'une étendue infinie. Nous continuons notre route vers la Tanzanie et faisons étape dans la réserve de Tsavo, avant de passer la frontière. Le mont Kilimandjaro, majestueux, culmine à six mille mètres.

En pliant le campement, un matin, il y a une famille de babouins qui ne demande manifestement qu'une chose : qu'on lui donne tous nos restes alimentaires, ce qui m'enchant. Le mâle de la famille doit juger qu'il n'y en a pas eu assez pour lui et trop pour sa marmaille, alors il fait mine de m'attaquer, mais se ravise au dernier moment.

Plus tard, nous explorons la réserve en voiture. Pas question d'y aller à pied en effet. Lise et moi sommes sur le toit de la R16. C'est stupide et inconscient : les éléphants en train de vaquer à leurs occupations n'apprécient pas vraiment notre présence. Ils ne sont qu'à une centaine de mètres. Le chef remue fortement les oreilles et montre son agacement tout en se mettant à charger. Le danger est bien réel et je ne sais plus comment nous arrivons à nous tirer d'affaire. Mais le fait est que je dois trouver ce genre de situation vraiment excitant.

À Dar Es Salam, capitale de la Tanzanie, nous sommes percutés par l'arrière à un feu rouge au centre-ville. « Centre ville », façon de parler... Il n'y a rien de moderne, pas d'immeubles ni quoi que

ce soit à Dar Es Salam, étendue de tout son long sur le front de mer.

Les dégâts auraient pu être considérables si mon instinct de survie ne m'avait pas fait me retourner pour constater qu'une voiture arrivait de l'arrière et qu'elle n'aurait pas le temps de s'arrêter. Je crie à mon père d'accélérer, ce qu'il fait, mais le choc, violent, a lieu. La malle arrière est béante, le pare-chocs explosé. Direction je ne sais quel garagiste pour quelques jours de réparation. Pendant ce temps, nous louons un combi VW camping-car, à l'époque la voiture des hippies et autres Occidentaux en quête d'une vie à l'orientale. C'est génial, quel confort ! Nous allons camper vers un lac peuplé de flamants roses.

Il va être temps de rentrer... Nous récupérons la voiture réparée avec les moyens du bord. Notre père s'entête à emprunter un autre chemin qu'à l'aller pour revenir au Kenya. Le passage de la frontière se fait sur une route défoncée recouverte d'une très épaisse couche de poussière fine à souhait qui envahit l'habitacle. Il faut passer en force, on a l'impression que la voiture va se désintégrer, mais nous passons tout de même. Elle ne supportera pas longtemps les conséquences de cette torture : boîte de vitesse cassée à quelques centaines de kilomètres d'Addis vers Finshawa. Nous restons sur place le temps qu'il faut en attendant que les réparations de fortune soient faites dans un garage improbable et sommes heureux de passer deux nuits sous un toit dans un hôtel qui a dû, à une époque, accueillir des colons venus d'Europe. Nous arrivons enfin au terme de cette aventure que nous n'avons finalement pas si mal vécue, Lise et moi.

Du Caire à la Grande Motte

Été 1974, nous rentrons en France avec escale au Caire pour quelques jours de tourisme dans la grouillante mégapole. J'adore cette ambiance cosmopolite faite d'odeurs et senteurs

subtiles, de circulation anarchique, de musique arabe. Dans la chambre d'hôtel, la belle voix d'Oum Kalsoum, cette héroïne des pays arabes et du Moyen-Orient, laisse la place aux chants lancinants des muezzins se répondant par écho dans les mosquées de la capitale. Je ne sais pas encore que ce pays sera très bientôt un peu le mien.

Cet été, c'est ma première virée en stop, avec Paul. Paris-La Grande Motte entièrement en levant le pouce sur « l'autoroute des vacances » chantée par Michel Fugain deux ans plus tôt. Une semaine d'émancipation à dormir ici et là dans la nature, sur la plage, à boire des cocas sur une terrasse bondée du bord de mer, dans cette ambiance estivale typique. À quinze ans seulement, je gère mon budget, la vie quotidienne. Il nous faudra trois jours pour remonter à « Panam » dont trente kilomètres, en marchant, c'était vers Bagnols-sur-Cèze dans le Gard. Décidément, le Français ne partage pas, me dis-je.

Le sang et la peur

Retour à Addis pour une troisième année. L'Éthiopie, c'était une pauvreté de tous les instants et une violence omniprésente. Une vie humaine représentait bien peu. Ma mère était professeur de français à l'université d'Addis Abeba, en contrat local. Une colère révolutionnaire germait parmi les étudiants. Ils venaient en cours avec une arme et la posaient naturellement sur la table. Notre mère affrontait vaillamment la situation... Un jour, dans le campus, la police militaire charge, tire dans le tas et matraque. La répression est impitoyable, le sang coule, les os brisés.

Elle décide d'emmener les blessés qui peuvent tenir dans sa voiture à l'hôpital. Las... Ils ne sont pas admis parce que tout simplement, ils ne peuvent pas payer. Le risque, nous vivons avec, la peur, nous la domptons. Comme dans d'autres pays

d'Afrique en voie d'émancipation, les blancs sont logiquement montrés du doigt. La vie devient dangereuse dans la capitale. En particulier circuler la nuit est à éviter, particulièrement pour les femmes.

Je me souviens d'une nuit, mon père était absent, occupé à quelques turpitudes nocturnes. On entendait clairement quelqu'un sur le toit, qui voulait entrer dans la maison. On n'en menait pas large. Aucune protection, une grande maison, ouverte à tous les vents. C'était le film d'horreur. Ma mère a dû me dire : « il se passe quelque chose, tu devrais aller voir ». Et je faisais ce qu'elle me disait de faire, bravement. Le « quelqu'un » a finalement renoncé.

D'Addis à Djibouti : sous l'emprise d'un type louche

Juin 1975. Notre père a déjà rejoint la France et nous allons tous les trois bientôt prendre l'avion du retour pour passer les vacances en France puis revenir à Addis pour une nouvelle année scolaire. Enfin... Théoriquement... Notre mère tombe sous l'emprise d'un type louche, parfait profil du mercenaire façon OSS 117 ou SAS, Malko Linge, un beau gars qui manifestement avait des choses à se reprocher parce qu'il ne pouvait pas quitter le pays par la voie normale, c'est-à-dire aérienne. Je ne savais pas ce qu'il pouvait se voir reprocher, ce qu'il aurait pu commettre de répréhensible. Mais en tout état de cause, la seule façon pour lui de rejoindre la France, c'était la voie terrestre, via Djibouti et les neuf cents kilomètres qui nous en séparaient.

Nous embarquons pour un voyage de vingt-quatre heures dans un tortillard ayant largement fait son temps. Le confort est spartiate. Le train est plein à craquer, il y a essentiellement des Éthiopiens. En guise d'alimentation, des sandwiches de fortune. De toute façon, on est habitué à vivre à la dure. Le type louche

dit son plan à notre mère : « Tu es ma femme, ce sont nos enfants ». Voilà donc, une vraie fausse famille pour lui servir de couverture au moment crucial du passage de la frontière. Une fois à Djibouti, l'affaire serait normalement dans le sac : Djibouti, base militaire stratégique pour le contrôle de la Mer rouge et du trafic vers le canal de Suez, est sous administration française. Lise et moi avons bien appris la leçon, tellement dociles que nous sommes. De toute façon, nous n'avons pas notre mot à dire. Le voyage est exotique : Dire Dawa à mi-chemin, pas loin de Harar là où Rimbaud a vécu ses dernières années. Puis, le passage de la frontière au petit matin, le train roule au pas...

Le type présente bien, trop bien, et il surjoue son rôle de père. Il détient sans doute un faux passeport. S'il a tout prévu, peut-être même qu'on n'a pas notre identité propre et que nous voyageons également avec de faux titres ? À la frontière, le train s'arrête, on ne descend pas et on applique à la lettre le scénario de la famille sur le retour vers la France via Djibouti pour un voyage touristique. L'aube laisse entrevoir un spectacle de désolation autour de nous. Nous sommes aux confins de l'Éthiopie et de la Somalie, des zones on ne peut plus arides.

Nous restons trois jours à Djibouti. Il fallait que le scénario soit plausible jusqu'au bout, et plausible, ça voulait dire ne pas arriver d'Addis Abeba et aussitôt s'envoler vers Paris. Partir tout de suite aurait pu éveiller les soupçons. Hôtel 4 étoiles, la mer à 30 °C, on est contents, on va se baigner. Nous commençons à réaliser. Notre mère a beau nous dire que c'est un copain, qu'il faut lui donner un coup de main, etc., je suis profondément choqué. Je ne suis pas dupe. Ma sœur non plus probablement. Je ne crois pas qu'on en parle. On n'a pas besoin de se parler, on se comprend très bien.

Je ne sais plus qui nous accueille à l'aéroport. Certainement pas mes grands-parents encore moins notre père bien sûr. Personne. Je crois qu'on prend un taxi et qu'on va directement chez lui, chez ce type, en banlieue parisienne. Puis direction Meaux chez les grands-parents. Ensuite, ça continue à être grotesque. Ma mère annonce à mon père qu'elle a fait ça, non pas par amour, mais par humanité. Il ne doit pas la croire un seul instant, mais il n'a pas de leçon à donner en matière de fidélité, alors il a l'intelligence de se taire. Nous avons été instrumentalisés. Notre mère finira plus tard par admettre qu'elle avait commis une erreur.

Xième exil

Nous apprenons que nous ne reverrons plus l'Éthiopie. C'est un crève-cœur. On n'a même pas pu dire au revoir aux amis. Nous laissons derrière nous tellement de pans de vie... Notre père va y retourner une semaine pour brader les voitures et liquider les affaires courantes. Je ne saurai jamais ce que mes chers amis chevaux seront devenus.

La décision de ne pas y retourner est-elle liée à la liaison de ma mère ? Ou alors à la situation politique ? Je n'en sais rien et peu importe, je suis résilient et fataliste. Je n'ai aucun pouvoir sur le cours des choses et je sais que nous irons ailleurs. Ailleurs, c'est l'Égypte, Alexandrie. Mon père est nommé du jour au lendemain. Il prend ses fonctions au mois de septembre au centre culturel français. Une belle nomination dans ce temple de la culture française après la direction de ceux de Saïgon et de Kyoto. Il rejoint la ville cosmopolite en voiture après avoir pris livraison de la 504 break flambant neuve auprès de la concession Peugeot de la Porte Maillot. Elle est immatriculée en « TT », caractères blancs sur fond rouge désignant les véhicules destinés à l'exportation et à ce titre exonérés de TVA.

Mille deux cents kilomètres pour rejoindre Venise puis deux jours de traversée en ferry pour atteindre la destination finale. Nous le rejoindrons en décembre après un 1er trimestre au Lycée de Meaux. Je redouble ma seconde C, mes parents m'ayant enjoint de garder le cap de la filière scientifique. Moi qui tiens les maths en horreur, j'aurais préféré passer directement en 1re A pour épouser la peu considérée filière littéraire.

Je rêvais d'études de journalisme, mais ils étaient persuadés que je finirais dans un titre de la PQR, la presse quotidienne régionale, comme « la Marne », à occuper un emploi de seconde zone à écrire des articles sur les chiens écrasés ou les marronniers, ces infos récurrentes, opium d'un peuple de peu de réflexion. Cette condescendance à l'endroit des métiers de peu de standing, selon eux, traduisait bien les certitudes des intellectuels de l'époque, leur attitude suffisante. Je les déteste. Ils préfèrent la lecture du « Nouvel Obs » à celle de « l'Express », s'affichent plutôt progressistes et humanistes. Mais dans les actes et les faits, ils sont dictatoriaux.

C'est la première fois que nous passons l'automne en France. L'Île-de-France est moche, les jours raccourcissent, les gens font la gueule. Décidément, ce n'est pas mon pays. Je suis heureux à l'idée de vivre en Égypte dont j'ai découvert la capitale peu de temps avant.

L'Égypte : l'émancipation

Nous atterrissons à l'aéroport du Caire en décembre 1975. Notre père nous y attend. Notre mère encore en France ne tardera pas à arriver au volant de la Fiat 124 Sport coupé qui n'avait plus franchi les frontières depuis sa sortie de l'usine à Turin en 68, restant bien au chaud dans le garage de la maison de Morintru aux côtés de la Renault 12 break.

Nous émergeons de l'avion directement sur le tarmac, la chaleur est sèche, 40 °C, l'odeur du kérosène se mélange avec celle du goudron incandescent. Ce n'est pas pour me déplaire. Deux routes relient « Al Kahira », Le Caire, à « Al Iskandaria », Alexandrie, la capitale de la basse Égypte : la route dite « agricole » qui remonte le delta du Nil, une sorte d'autoroute ouverte à tous les trafics : charrettes, motos, bus brinquebalants, voitures roulant à tombeau ouvert... Le parfait coupe-gorge qu'il convient d'éviter. Notre père préfère la route dite « du désert » plus rapide, mais tout aussi dangereuse. Peut-être Napoléon Bonaparte l'a-t-il empruntée lors de la campagne d'Égypte ?

Les pyramides de Gizeh et son Sphinx laissent la place au désert, sas de transition dans ce voyage vers l'inconnu. Que va-t-on trouver ? La maison ? Nos chambres ? Et la scolarité ? Des amis ? Nous savons déjà que nous allons repasser par la case études par correspondance.

Après trois heures de route, la silhouette de la ville s'impose de loin, comme un mirage dans le désert C'est en arrivant au centre

de la ville, sur la Corniche, qu'on saisit les particularités d'Alexandrie, sa prospérité et sa gloire d'autrefois ainsi que son caractère cosmopolite et multicommunautaire, que bien des écrivains et chanteurs ont évoqué.

La ville a été fondée en 331 av. J.-C. par Alexandre le Grand qui voulait offrir un lieu de villégiature aux Égyptiens et en faire un pôle commercial majeur : « Le comptoir du monde ». Alexandrie est la ville la plus européenne d'Égypte. Un plan d'urbanisme ordonné, une architecture Art déco, loin du chaos grouillant de la grande sœur. Les rues portent des noms grecs, anglais, turcs, arabes. Il y règne une ambiance paisible et pacifique.

Nous sommes logés dans une grande maison cossue sur trois niveaux dans le quartier résidentiel de Smouha. Elle doit dater de l'époque coloniale anglaise, années 1920-1930. J'aime à penser que si elle pouvait s'exprimer, elle nous raconterait son histoire. Abdou, l'homme à tout faire, le « boy », fait le ménage, prépare et sert les repas, bref, il s'occupe de tout. Ça ne nous change pas de l'Éthiopie. Il arrive tous les matins à 7 h 00 en taxi de son logement rudimentaire, tel une verrue greffée sur le toit d'un immeuble du centre-ville, non loin du centre culturel français. Le survol du Caire quelques heures auparavant avait laissé apparaître au grand jour sur les toits une deuxième ville invisible, en quelque sorte, peuplée des moins bien nantis. « Cachez-nous ces connards de pauvres », aurait ironisé Coluche.

En 1975, on compte plus de cinq cents millionnaires en Égypte, mais plus de 40 % de la population vit sous le seuil de pauvreté et des bidonvilles se développent autour de la capitale. Le patron d'une épicerie gagne dix fois le salaire d'un contrôleur de tram ou d'un enseignant. Notre père, lui, gagne vingt mille francs par mois, plus de dix fois le SMIC français (qui sera instauré en 1980). Le différentiel est obscène. La prime d'éloignement est la

principale motivation des fonctionnaires les conduisant à s'expatrier. Nonobstant ces conditions avantageuses, j'entends mes compatriotes se plaindre à qui mieux mieux. Les parents ne sont pas en reste. Ça m'horripile...

Les jours suivant notre arrivée, nous sommes invités à une réception mondaine. Loris Nasri, avocate alexandrine de renom, reçoit en grande pompe le Tout Alexandrie. Je fais bonne figure, ayant appris à évoluer dans tous les milieux, je suis à l'aise. Coupe de champagne à la main, le petit doigt en verve, je travaille l'art de la conversation. Le lendemain, toute la jet-set se jette sur la rubrique « Les Alexandrinades » du *Journal d'Alexandrie*, un des derniers quotidiens francophones du pays. On peut y lire les meilleures insipidités : « *On aura noté la présence de Gérard Chaume, récemment nommé à la tête du Centre Culturel français, ainsi que celle de ses enfants, Emmanuel et Lise* ».

Le « Centre Cu » est installé 30 shara (la rue) Nabi Daniel dans un magnifique palais néoclassique, acquis en 1886 par la France. Depuis 1967, cet établissement est destiné à la diffusion de la culture et de la langue françaises. On y projette les derniers films, d'art et d'essai ou populaires. La compagnie « Les Tréteaux du Caire », dont notre mère fait partie, y joue des pièces des auteurs à la mode, Ionesco notamment, le chantre du théâtre de l'absurde, ou du basique Vaudeville. Les artistes français courus viennent s'y produire à l'occasion de leurs tournées autour du monde.

Le vaste hall d'entrée accueille de façon continue des expositions de peinture. De part et d'autre, les bureaux du directeur et du directeur adjoint, chacun disposant de sa secrétaire particulière. Elles sont polyglottes : arabe, français, italien, anglais, grec. Excusez du peu. Leur accent chantant d'inspiration libanaise dégage une saveur à mes yeux exotique. Elles sont issues de la

classe moyenne. Sur le côté, une vaste bibliothèque, tout au fond, une petite cafétéria. Le directeur, c'est M. Chaume, le directeur adjoint, c'est M. Toro. Tout les sépare. L'un est fantasque et exubérant, l'autre coincé et droit comme un I, fort marri d'être le vassal de ce type qui ignore tout de la préséance et des bonnes manières. Un management pléthorique, l'État français dépense sans compter. Aux niveaux supérieurs, on trouve une multitude de salles de classe où les autochtones viennent s'initier à la langue de Molière et de San Antonio.

Les copains, la musique, l'indépendance

Tous les pays du monde sont représentés, par le biais de leur institut, leur centre culturel, ou leur consulat. Les ambassades, elles, sont installées dans les quartiers résidentiels du Caire. S'il existe un lycée français au Caire, rien de cela à Alexandrie. Les enfants d'expatriés français, finalement pas si nombreux en 1976, suivent des cours par correspondance. C'est dans une de ces salles que va naître l'école française d'Alexandrie, sous l'impulsion de notre père. Nous sommes quelques élèves de tous les niveaux à y passer nos matinées sous le contrôle d'une tutrice, une religieuse copte, la même qui vient nous prendre avec sa Fiat années 1960, tous les matins, à la maison. Nous y étudions nos cours par correspondance de façon encadrée. Il y a Philippe, le fils du directeur adjoint, Stéphane, le fils d'un personnel d'une ONG, Florence et ses frères, fille et fils d'un enseignant en techno en contrat local, Lise bien sûr. Et puis, il y a Anne-Marie Cappelaris, fille du consul de Grèce. Elle est sublime. Nous sommes tous amoureux d'elle, Philippe, Stéphane et moi.

Nous sommes en seconde. Nous nous trouvons très vite un point commun : la musique et le hard rock en particulier. Chacun a son surnom : Philippe, c'est Carlos (Santana), Stéphane, c'est Jimmy (J. Page de Led Zeppelin) et moi c'est Ritchie (Blackmore de

Deep Purple). Je suis abonné à Rock & Folk, la seule source d'info musicale. Elle arrive via la « valise diplomatique », la poste des expatriés. J'en bois les articles. Les dernières nouveautés... On ne les trouve pas en vinyles, loin de là, dans le meilleur des cas, en cassettes audio, sur les mêmes étalages que les fruits et légumes et les objets d'art dans les marchés « down town ». Enregistrées « sous le manteau ». C'est l'époque du disco et de la funk et toutes les boîtes de nuit du monde résonnent des tubes : *That's the way hababa*, *Kung Fu Fighting* et autre *Waterloo* de Abba.

Nous avons déménagé de Smouha pour Shara Wingate au 1er étage d'une maison à l'époque sur deux niveaux. L'appartement est vaste, et il le faut. En effet, en sa qualité de directeur du CCF, mon père est tenu de recevoir, souvent. Avec force petits fours, champagne, whisky. Par exemple quand le porte-hélicoptères « La Jeanne d'Arc » jette l'ancre quelques jours dans le port. Les officiers sont là et certains flirtent avec les quelques célibataires de sexe féminin.

Gérard Chaume dispose d'un confortable budget couvrant les frais de représentation. Une fois la soirée terminée, il est l'heure pour les parents alcoolisés de régler leur compte entre eux. Je m'interpose en fracassant les meubles et vitres à coups de poing ou de pieds incontrôlables. Ils s'en foutent, ils reprennent de plus belle leur cirque. Malgré toutes ces vicissitudes, je suis heureux, du moins en ai-je le sentiment. J'aime cette ville, je goûte à une indépendance naissante, mon regard d'adolescent s'élargit à de nouveaux horizons. Je prends des cours de guitare et de piano.

Nous venons de passer notre premier « hiver ». Il fait froid et humide, pas de chauffage. Le khamsin, ce vent sec venant du désert, comme son nom l'indique, soufflant pendant cinquante jours (khamsa, 5 en arabe) selon la légende, envahit toute la ville d'un sable fin. Le même que l'on voit en Europe, quelquefois,

apporté par les nuages et courants chauds venus d'Afrique, tapissant les voitures et les toits d'une épaisse pellicule.

« On se retrouvera en l'an 2000 »

Comme en Éthiopie, je me lie d'amitié avec des jeunes d'autres nationalités. Notamment avec mes semblables de l'école américaine, mais aussi avec des Libanais exilés. La guerre du Liban, depuis 1974, déchire ce tout petit pays qui cristallise les antagonismes religieux dans cette région déjà hautement inflammable avec en toile de fond le passif colonial. J'aime être avec eux. Comme moi, ils ont les cheveux longs, pantalon pattes « d'eph ». Je les trouve cool. Il y a notamment John, grand beau mec, charismatique, pour lequel la belle Anne-Marie la Grecque a un penchant certain. Il y a également Michaël, fils du consul de Grande-Bretagne, fan de Ted Nugent, Steve Miller et Led Zeppelin.

Nous nous retrouvons régulièrement au San Stefano, boîte de nuit branchée située sur la mythique Corniche, les pieds quasiment dans l'eau à danser sur du rock et de la disco, enivrés de whisky coca. La « Corniche » est mythique. Il y règne cette atmosphère intemporelle typique de bien des bords de mer des villes historiques du monde : elle a été le lieu de rencontres de plusieurs générations depuis son aménagement au début du XX^e siècle. Ses restaurants, bistros et cafés terrasses sont très fréquentés, encore en 1976. Ici et là, en bordure du trottoir, des hommes fument tranquillement la chicha en buvant du thé et en jouant au backgammon. Ce sont autant de tableaux de la douceur de vivre qui nimbent Alexandrie.

J'avais le souvenir de cette visite touristique en Égypte, sur le chemin du retour d'Addis Abeba vers Paris en 1974. J'avais, à cette occasion, découvert les pyramides... Khéops, Khefren,

Mykerinos, sur lesquelles l'auguste Sphinx veillait. J'avais été marqué et fasciné par la plus haute d'entre elles, celle portant le nom du deuxième roi de la IV^e dynastie de l'Ancien Empire, une des sept merveilles du monde, bâtie en 2650 av. J.-C. : Khéops. L'ingénierie créative et la force des hommes de cette époque me subjuguèrent.

Ma référence principale d'alors : Astérix et Cléopâtre, un des trésors de ma bibliothèque de garçon alimentée en Spirou, Pif Gadget, Lucky Luke et autres Tintin, depuis le Vietnam. *M'enfin...* comme dirait Gaston Lagaffe, il ne m'en restait plus beaucoup des BD, perdues ou détruites au gré des multiples déménagements, à mon grand désarroi, moi qui ai toujours voulu conjurer les déracinements éternels en gardant précieusement les objets chers, comme des souvenirs vains me raccrochant à un passé que je ne pouvais me résoudre à admettre comme révolu.

Un soir, au San Stefano, les discussions vont bon train entre John, Michaël et moi. À faire et refaire le monde, une Marlboro ou une Cleopatra au bec, un verre à la main. Pendant que Fleetwood Mac fait s'enlacer les couples sur la piste, je lance à la cantonade à mes potes : « What about climbing to the top of Kheops, guys ? ». Idée délirante pour un projet risqué. Et puis, l'ascension des pyramides est strictement interdite. Nous n'en avons cure... L'ivresse est bonne conseillère... Le pacte est scellé. Les parents ne seront bien évidemment pas informés du but précis de ce que nous leur présenterons comme un week-end chez des amis de la capitale.

Quelque temps plus tard, après avoir parcouru en stop les deux cents kilomètres séparant Alexandrie du Caire, nous voilà à pied d'œuvre. La nuit est tombée depuis longtemps, le ciel de Gizeh est clair, étoilé, pas un souffle de vent. La grande dame de quatre mille cinq cents ans campée sur son parement de calcaire, telle

une colline de lumière, nous défie de ses cent trente-sept mètres. L'excitation l'emporte sur l'appréhension. Après avoir soudoyé le policier de garde en le gratifiant d'un généreux bakchich, nous entreprenons l'ascension. Au début, les vastes blocs de granit chargés d'une chaleur séculaire imposent de nous hisser de l'un à l'autre à la force des bras. Puis, au fur et à mesure de la progression, les pierres érodées par l'usure du temps ne nous laissent quasiment plus de prise. À quelques coudées du sommet, animé d'une hilarité nerveuse, je lance à John et Michaël : « *Paraît qu'il y a des mecs qui sont tombés !* ». Pas le loisir de nous poser la question de cette intrépidité stupide et suicidaire, tous nos sens sont en éveil, nous sommes depuis longtemps sortis de notre zone de confort et il n'y a qu'une chose qui compte : atteindre l'objectif.

Ça y est, nous sommes au sommet. Combien de temps pour y arriver ? Une trentaine de minutes ? Je ne sais plus... Le spectacle est absolument incroyable. Nous sommes sidérés, abasourdis, et nous revenons progressivement à la réalité : nous sommes là sur les pas de tant d'humains nous ayant précédés. Combien sont-ils comme nous ? Si peu nombreux nous disons-nous. En bas, le sommet nous était apparu pointu et jamais nous n'aurions imaginé nous retrouver sur une forme de promontoire de la superficie d'une des salles du musée archéologique du Caire. Khéops a perdu dix mètres depuis sa construction... L'œuvre du khamsin... Ici et là, des inscriptions gravées dans le roc, des signatures apposées par leurs auteurs avides de marquer leur présence. Le nom et l'année. « Machin was here, 1972 ». Nous nous asseyons et faisons tourner un joint agrémenté d'un brandy du cru dans un moment unique et éternel de contemplation : celle des lumières de la capitale à l'heure de la prière, les chants des centaines de muezzins émanant des mosquées du Caire se mêlant pour nous délivrer un appel subliminal : celui de nous retrouver

ici même en l'an 2000. Pas de photo, pas d'égoportrait pour immortaliser ce moment unique.

Je n'ai aucun souvenir de la descente, la mémoire est sélective, sans doute aussi périlleuse que l'ascension. Quand je pense qu'aujourd'hui l'idée d'une simple via ferrata ou la vision de NYC, du haut de l'Empire State Building, me retourne le cœur...

Avant de retourner à Alexandrie, nous déambulons la nuit dans les souks animés de la capitale, un dédale de minuscules ruelles. Les quartiers sont identifiés par appartenance professionnelle, par métier... Nous nous retrouvons à fumer la chicha dans le quartier des chauffeurs. Pas n'importe quelle chicha : la nôtre est agrémentée d'une substantielle boulette de hasch, placée sur du charbon incandescent, lui-même recouvrant ce tabac humide dégageant telle ou telle saveur. Faut avoir les poumons bien accrochés. Quelle atmosphère faite de paix, d'humanité.

L'été 1976 est là, retour en France pour les vacances à Morintru. Lise et moi vivons quotidiennement dans l'angoisse des disputes violentes des parents. Notre père écoute de la musique toute la nuit, les murs en tremblent. Pas question de dire quoi que ce soit. Alors je reste dans ma chambre à écouter la mythique émission de Max Meynier sur RTL : *Les routiers sont sympas*.

Hydra

Août 1976, direction Athènes via un vol Olympic Airways au départ d'Orly pour des vacances chez la cousine d'Anne-Marie, vous savez, la belle Grecque dont nous sommes tous amoureux. Le pays sort de la dictature des colonels et un vent de liberté souffle sur L'Acropole. Je vois beaucoup de similitudes entre la capitale hellénique et Alexandrie, ces deux grandes villes de la

Méditerranée. En particulier, l'expression par la langue et dans les discussions d'une forme de joie de vivre, de nonchalance assumée. J'adore la langue grecque. Bien sûr je n'en parle pas un mot. Mais « Yassou », bonjour, « Parakalo », SVP, « Souvlaki », brochette « Retsina », vin blanc, « Efkaristo », merci... Avec les R roulant à nul autre pareil. C'est agréable à l'ouïe. La famille Cappelaris fait partie de la bourgeoisie grecque. Elle possède une petite maison sur une île : Hydra... À trois heures de bateau du Pirée. On y va en Flying Dolphin, des hydrojets, ou en simple ferry. Les ferries mettent trois heures à effectuer le trajet, les autres, moitié moins de temps.

Hydra, pas de voitures, côtes rocheuses, point culminant à six mètres, trente kilomètres carrés, mille cinq cents habitants concentrés dans le seul petit village, des maisons blanches en pente, de petites ruelles, un tout petit port de plaisance, des restaurants et boîtes de nuit touristiques. C'est l'endroit à la mode. L'artiste natif de Montréal Leonard Cohen possède une maison depuis 1960 sur cette île qui accueillait une colonie d'artistes anglo-saxons. Ni eau courante ni électricité à l'époque. Le petit port résonne des musiques à la mode, ici et là. 1976, c'est la sortie d'Hôtel California et on commence à voir des jeunes gens arborer des t-shirts à l'effigie de la marque à la virgule signant son slogan : *Just do it*. Nike. Prononcer Naïki.

Je retourne en France sans imaginer qu'Hydra sera comme un aimant, un nouveau point de départ qui me fixera dans ce monde.

La vie est belle, même si l'idée d'un retour définitif en France pour les études trotte insidieusement dans ma tête. Nous nous rendons souvent à Montazah, parc situé à l'est d'Alexandrie, hébergeant le palais éponyme, le lieu de villégiature de la bourgeoisie et des dirigeants du pays depuis la fin du XIX^e siècle. Le palais affiche un style mélangeant les époques ottomanes et florentines, tout à fait en cohérence avec l'allure opulente et kitsch des maisons des quartiers bourgeois de la ville. Logiquement, façon de dire, seuls les nantis sont habilités à entrer dans le parc. Nous y louons un tout petit bungalow donnant sur la plage et y venons souvent passer nos vendredis (jour férié) ou dimanches. La Méditerranée est sombre en raison d'un littoral, à cet endroit, rocheux : Montazah a été bâti sur un bas plateau. Mon passe-temps favori : la plongée et la chasse sous-marine dans une mer relativement douce et calme. Masque et tuba, fusil de chasse sous-marine en main, je plonge en apnée à 3-4 mètres pour explorer trous et recoins des rochers. C'est là que se planquent les pauvres mérours ou daurades qui ne demandent rien à personne. Heureusement pour eux, je suis un piètre chasseur, et tant mieux, je loupe régulièrement la cible. Sous la surface de l'eau, l'effet loupe bat son plein : tout semble plus grand, démultiplié... Quelquefois, une pieuvre, l'horreur ou au contraire la beauté de cet invertébré aux huit tentacules de tailles égales, bordées de deux rangées de ventouses lui prodiguant aisance et agilité. Nous nous regardons les yeux dans les yeux jusqu'à ce que nos chemins se séparent.

Nous louons également une grande maison à Agami, là où se retrouvent les gens de la « haute » venus d'Alexandrie ou

du Caire, à trente kilomètres à l'ouest. Ici, plages à l'infini jusqu'à El Alamein, plus loin vers la Libye, là où les forces anglaises de Montgomery firent battre en retraite l'Afrika Korps de Rommel, une victoire capitale en ce mois de novembre 1942. Nous y passons de paisibles journées, la vie y est une belle mer tranquille.

À la fin des années soixante-dix, le fondamentalisme n'a pas encore frappé. Il est admis, et au moins toléré, que les femmes portent le bikini sur certaines plages. Le progressisme est d'ailleurs de mise jusque dans les pays du Maghreb. J'ai le souvenir que les premières femmes pilotes de ligne avaient défrayé la chronique au Maroc.

La résilience d'un peuple

Quarante ans plus tard, El Agami est devenu un camp retranché gardé par des hommes en armes. Le vent d'une contestation en voie de mondialisation mêlant désir de démocratie, et à l'extrême opposé, funeste radicalisation, se met à souffler dans les années 2000. Le résultat se traduira par les multiples printemps arabes des années 2010. En tout cas, il fait bon vivre en Égypte, et le pauvre qui nettoie le pare-brise d'une Mercedes s'accommode très bien des quelques piastres que lui donne respectueusement et avec déférence le conducteur. Ce dernier peut être l'épicier du coin qui a fait fortune, un homme d'affaires avisé, un banquier douteux. Tout ceci se passe le plus naturellement du monde, c'est ainsi. Inch'Allah.

Anouar El Sadat a succédé en 1970 au long règne de Nasser, prolongeant les pratiques autocratiques de ce dernier, en moins dur. Sadat, le paysan venu de Haute Égypte, obtiendra pourtant le

Nobel de la paix en 1978, conjointement avec le Premier ministre israélien Menahem Begin, pour son rôle dans les accords de Camp David. Accords par lesquels l'Égypte se voit restituer la péninsule du Sinaï. Les pubs venues d'occident vantent les cigarettes à la mode, Rothmans, Dunhill, Kent, Marlboro, coûtant le double du prix d'un paquet de Cleopatra, faite d'un tabac plus rustique. Ainsi fumer des clopes étrangères est une question de standing tandis qu'il est impoli et inconcevable de refuser une cigarette offerte. Les marchands ambulants vendent à la sauvette et à l'unité. La sympathique « vache qui rit » s'affiche partout, s'exprimant en arabe. Le même packaging qu'en France et ailleurs pour ce produit pionnier de la mondialisation, mot qu'on ignore encore. Son prix n'est pas rédhitoire et bien des Égyptiens la consomment tartinée sur les galettes de pain sec. Le pain est la nourriture du peuple, il est subventionné. Une piastre...

Les publicités de voitures étrangères ne sont pas en reste : Mercedes, Peugeot... Elles sont taxées à 100 % et sont bien sûr le signe de la réussite ultime. Pour l'essentiel, le parc automobile est constitué de vieilles Fiat des années soixante, de Volgas datant de la présence soviétique ou encore de 404 break à l'agonie, mille fois rafistolées par des mécaniciens capables de prouesses. À Alexandrie, les taxis sont jaune et noir, il y en a pléthore, mais c'est pour ceux qui ont les moyens. Les autres vont embarquer dans des taxis collectifs sillonnant des itinéraires tracés. Les bus sont des monstres venus des États-Unis, boîte automatique. Leur suspension s'affaisse rapidement côté droit, celui où des grappes humaines s'agrippent. Traverser une rue ou une avenue est risqué, pas de passage piéton. Voir les bipèdes s'engager dans le flot de la circulation, zigzaguant entre les voitures, avertisseurs bloqués, est terrifiant. Mais il y a très peu d'accidents : la communication entre

le conducteur et le piéton se fait simplement au regard, appliquant un code implicite.

« T'as eu ton permis dans un paquet de Bonux ? »

Janvier 1977, je passe mon permis de conduire. Enfin, « je passe », façon de parler... Me voici dans une pièce glauque de la préfecture d'Alexandrie. « L'examineur » me fait passer le code. Sur son large bureau, un sous-verre laissant apparaître une affiche avec tous les panneaux de signalisation. Il se sert de sa baguette pour en désigner quelques-uns, que je dois bien évidemment identifier. Les échanges se font dans un mélange d'arabe et d'anglais. Ça doit durer moins de cinq minutes, c'est bon j'ai le code. Plus que la conduite... La 504 break familiale est garée dans la cour saturée de voitures garées dans tous les sens. La consigne est simple : il s'agit de faire une simple manœuvre, c'est tout. Je m'exécute avec brio. J'ai mon permis. Je pense à cette blagounette de ces années-là : on chambrait volontiers l'autre quand il calait, par exemple : « Oh, mais tu as eu ton permis dans un paquet de Bonux ? ».

Je suis maintenant complètement indépendant, d'autant que mes parents ne rechignent pas du tout à me prêter la Fiat ou la Peugeot. Il m'arrive de les ramener cabossées : je prends des risques inconsidérés, simplement pour tester les limites. Mais c'est quand Philippe ou Ashraf sont mes copilotes.

Retour en France pour des vacances routinières dont je peine à me souvenir. RAS.

Nous repartons vers l'Égypte avec ma mère, par la route, une véritable aventure. Direction Athènes dans un premier temps, puis embarquement sur un ferry pour Alexandrie ensuite. La 504 est chargée à bloc. Nous retrouverons l'oncle de Christine, ainsi que sa femme, au Pirée. Ensuite, nous embarquerons sur son voilier de onze mètres, direction le golfe de Saronique pour une croisière de quelques jours. La route est longue, nous traversons la Yougoslavie de Tito par la côte Adriatique, avant qu'elle ne soit morcelée en États indépendants après la chute du mur, mettant le pays à feu et à sang. Jusqu'à atteindre la capitale hellénique trois mille kilomètres plus loin. Je suis dans mon élément. À dix-huit ans, je m'aguerris lors des longues heures de conduite sur des routes sinueuses et périlleuses longeant les montagnes à pic qui se jettent dans une mer d'un bleu tranchant avec les maisons et bâtiments ternes et lugubres des nombreux villages traversés.

Nous retrouvons Denys, le tonton belge, ex-pilote de la RAF (l'armée de l'air anglaise) fait prisonnier à de multiples reprises pendant la Seconde Guerre mondiale et récidiviste de l'évasion. Il termine sa carrière de pilote de ligne à la Sabena, la compagnie belge. Il y a rencontré Viera sa seconde femme, hôtesse de l'air. Denys avait assisté en direct à la plus grande catastrophe de l'histoire de l'aviation commerciale : celle de Tenerife, trois mois plus tôt, quand deux 747 s'étaient percutés sur la piste de l'aéroport, dans le brouillard. Lui-même était de ces pionniers à la réputation prestigieuse pilotant ces « 747 », les « jumbo-jets ».

Denys, c'était quelqu'un, le frère de Dominique Rolin, l'écrivaine. Doté d'une capacité de résilience unique, lui qui faisait à peine le deuil de son fils décédé dans un accident d'avion de chasse, le 10 janvier 1977, 10 jours avant mes 18 ans. Notre mère nous avait appris la nouvelle, en larmes... Lui qui avait survécu à la guerre... Entre 1940 et la fin du conflit, il se sera évadé cinq fois. Et c'est son fils qui part... Le destin est tragique, la destinée cruelle. Il n'y a pas de hasard... Denys m'avait confié les commandes d'un Cessna, monomoteur maniable et vrombissant, quelques années auparavant, le temps de quelques virages au-dessus de Bruxelles.

Nous levons l'ancre du Pirée pour une semaine de croisière. Direction le sud pour sillonner toutes ces petites îles, Egine, Poros, jusqu'à Spetses à la pointe septentrionale du Péloponnèse. Avis de coup de vent, force 4-5 jusqu'à 6, ciel chargé de nuages, le mauvais temps s'installe pour quelques jours. Je suis dans le bateau, allongé, malade, la coque tambourine sur les déferlantes, c'est cauchemardesque. Je me fais traiter de couard par Denys. Nous finissons par regagner en urgence le port le plus proche... C'est Hydra... Nous y jetons l'ancre. Au mois de septembre, les hordes de touristes ont déserté l'endroit. Nous devons attendre l'accalmie qui ne surviendra que deux jours plus tard et nous dormons dans le bateau mouillant au milieu du port. Point de place à quai. Je fulmine. Tout est bien qui finit bien et, quelques jours plus tard, après vingt-quatre heures de traversée en ferry, le port d'Alexandrie nous apparaît grossissant à l'aube. Je devine les vestiges sous-marins du fameux phare.

Partir et encore tout abandonner

Quand j’emmène Vickie avec moi en balade en Fiat 124 dans Alexandrie, c’est romantique et apaisé. Vickie Valerga est franco-américaine, fille de parents délurés, comme l’étaient bien des expatriés d’ailleurs. Elle habite à Smouha, notre premier quartier à Alexandrie. Fille unique, elle me semble tourmentée et en perte de repères. Je me pose beaucoup de questions sur les sentiments profonds qui peuvent nourrir une relation entre une fille et un garçon. Enfin... Je me dis que je vais bientôt partir, et une fois de plus tout quitter et abandonner, y compris ces belles nanas dont inconsciemment je n’ai pas voulu tomber amoureux.

C’est l’année de la terminale, section C comme Cauchemar, imposée par mes parents, objectif école d’ingénieur. Un auto-enseignement douloureux et solitaire ponctué par les envois des copies à Vanves et les longues attentes de leur retour une fois notées. Les maths sont un vrai calvaire, la physique/chimie, un chemin de croix, les seules respirations, je les trouve dans les matières littéraires et la géographie. L’anglais, c’est bon, je le maîtrise.

Deux échéances m’obsèdent, qui se rapprochent dangereusement. Les deux sont liées... Le bac, j’irai le passer au lycée du Caire, et surtout, il y a le retour définitif avec la rentrée étudiante que j’appréhende plus que tout... Mes parents ont décidé que je ferai une « prépa » intégrée dans une école d’ingénieur privée à Montparnasse, frais de scolarité en fonction. La « prépa », c’est enchaînement Math-Sup Maths-Spé sur deux ans. Le socle de la formation des ingénieurs.

Juin 1978, j’ai 19 ans, un âge avancé pour passer le bac. Bon, j’ai

redoublé une fois, mais je m'en fous. Le lycée français du Caire est situé à Zamalek, un beau quartier résidentiel arboré. Je n'ai comme seul souvenir des examens que cet échange magique avec une jolie et douce jeune fille à l'issue de l'épreuve d'histoire-géo. Elle me dit « mon bel Emmanuel », je fonds. Elle me jette sur un bout de papier ses coordonnées en France, pour que nous nous retrouvions à l'été. Je le perdrai. Je ne la reverrai jamais. Un crève-cœur. Maintenant avec Internet, ce serait possible.

Une atmosphère faite de fébrilité et d'effervescence règne dans les ultimes minutes précédant l'affichage des résultats. Verdict : il me faut passer l'oral de rattrapage. 5 en maths, 7 en physique... Cette année-là, les sujets avaient été très compliqués avec énormément de casse. Il ne tient qu'à mes très bonnes notes dans les matières littéraires de me raccrocher miraculeusement à la branche. À l'oral, la pression est maximale. Je suis tellement désorienté pendant les deux épreuves que je jette toutes mes forces dans la bataille. Je n'imagine pas un seul instant que je réussirai. Et pourtant si... Mes parents m'ont tellement toujours dévalorisé que je ne peux me voir que dans une spirale, celle de l'échec. Ce n'est que le début. Mais le pire n'est jamais sûr...

Aller simple pour la France... Acte manqué ? Lise et moi ratons l'avion parce que j'ai oublié mon billet à Alexandrie. Pendant tout ce temps-là, mes parents sont déjà repartis en France en voiture via la Syrie, la Turquie, la Bulgarie... Je crois qu'ils n'ont appris mon « succès » au bac que bien plus tard, à leur arrivée en France. Jamais avare de conneries en tous genres, mon père se retrouve une nuit en tôle dans un commissariat bulgare après avoir cru bon tancer la police locale au sortir d'un restaurant, quelque peu imbibé d'un alcool du cru.

Un étranger en France

Rentrée 1978. Ce pays n'est pas le mien, je n'y resterai pas et j'aurai bientôt fait quarante fois le tour de la terre... Cette pensée tourne en boucle, un leitmotiv obsessionnel pour sortir de ce mauvais rêve et me projeter ailleurs...

Ailleurs que dans cette petite chambre de cité U, à Antony, dans le 92, donnant sur une nationale glauque. En face, le parc de Sceaux, nous sommes dans les Hauts-de-Seine à quelques encablures de RER de Paris. Le bâtiment est déprimant, s'étendant sur une longueur infinie, trois étages, des couloirs interminables. Dans le style des constructions de la même époque dans les pays de l'Est. Une douche à partager avec son voisin étudiant.

Ailleurs que dans cette école d'ingénieur privée derrière la FNAC Montparnasse, rue Saint-Jacques. Les vieux profs y débitent leurs cours au kilomètre devant une promo de cent élèves, quatre-vingt-dix-neuf mecs, une nana.

Maths, géométrie analytique, chimie, algèbre. Je me casse les dents. La fin des cours et enfin, je saute dans le RER A pour rejoindre Antony, puis je marche jusqu'à ma piaule. Je tâche de m'appliquer, en vain. Je broie du noir en versant les larmes d'un mec paumé, je grille une menthol en écoutant *Breakfast in America* de Supertramp, ou *Feedback*, l'émission Rock de Bernard Lenoir, à 19 heures, sur *France Inter*. Générique : la génialissime intro à la guitare d'Eddy Van Halen, du groupe du même nom. Ce guitar hero.

J'ai mille trois cents francs par mois pour vivre, c'est confortable quand le restau U coûte 4,40 francs, les clopes, un peu moins. Je passe le week-end à Morintru avec les copains, à faire la fête au-delà du raisonnable et vais me reposer de temps en temps chez Padous et Mamitou à Meaux.

À l'occasion des vacances, je rejoins Alexandrie pour m'entendre moquer de mon accent parisien. Je ne suis plus chez moi nulle part, d'ailleurs l'ai-je seulement été ? Bien avant la fin de l'année, ce sont les examens. Celui de dessin industriel livre son verdict... Je sèche et remets ma copie faite de gribouillis et de pâtés au prof. Il me regarde partir sournoisement. Je ne remettrai jamais plus les pieds rue Saint Jacques.

En perdition

Mes parents viennent d'acquérir un appartement au 83 rue de Rochechouart, 4e étage, cinquante mètres carrés, pas de salle de bain, pas de chauffage, à deux pas de la ligne Nation - Porte Dauphine, station Barbès Rochechouart. Le quartier est déjà chaud bouillant et on a du mal à se dire qu'on est en France. Ce n'est pas pour me déplaire... J'ai l'insigne honneur de pouvoir l'occuper en cette deuxième rentrée. Au printemps et en été, ça peut aller, en hiver, c'est spartiate. Un simple WC, un petit chauffe-eau et c'est tout. Pendant l'été, François mon parrain m'avait appris le mot informatique, lui qui avait pratiqué la même école que moi derrière la FNAC, lui qui faisait partie de la crème des informaticiens de la première génération, maîtres tout-puissants et insolents de ce monde naissant du numérique, payés à prix d'or.

Je me retrouve en première année de DUT informatique à Villetaneuse dans le 9-3. Bis repetita, mon cerveau se ferme à toute tentative de lui faire ingérer maths et autre logique. Il m'en

restera tout de même la programmation : assembleur, COBOL, le tout sur carte perforée. Encore fallait-il trouver une perforatrice libre, sorte de machine à écrire, et taper les lignes de code, quatre-vingts caractères par ligne, autant de lignes que d'instructions... Pour à la fin glisser dans son casier le gros paquet prêt à être compilé par le C2IHB, le gros ordinateur de l'époque. Généralement, je retrouvais dans mon casier le paquet accompagné de la sentence : un état imprimé décrivant les erreurs de syntaxe, ne permettant pas d'accomplir la tâche assignée : impression d'un bulletin de salaire, du calcul d'une équation. En 1980, les résultats d'un programme étaient toujours imprimés, jamais affichés à l'écran. Et pour cause, il n'y en avait pas...

Je suis au bout du rouleau, je sèche les cours et l'image que me renvoient les enseignants me persuade que je suis un bon à rien. Alors, j'abandonne, à nouveau, avant la fin de l'année. Les parents sont fidèles à eux-mêmes : ils me coupent les vivres. Je suis laissé pour compte et je sais désormais que je ne peux vraiment plus compter sur eux.

La fuite en avant

1980. Maintenant, je vais me lâcher et me projeter vers l'avant.

Un aller-retour Paris-Venise avec un copain dans sa Renault 6, deux mille cinq cents kilomètres de route pour un séjour express dans la Cité des Doges. Nous roulons sans relâche, nous partageant le volant. Je suis dans mon élément. Nous dormons dans la voiture sur le parking à l'extérieur de la Sérénissime. C'est ainsi qu'était autrefois surnommée la République de Venise. Il fait froid et nous nous réchauffons avec des lampées de Chianti. Un dîner dans une pizzeria... Quelques balades dans la ville, j'adore cet endroit et je sens que j'y reviendrai...

C'est le boum du rock dans tous ses états, il y en a pour tous les goûts : Police, Trust, Scorpions, Santana... Scorpions, je vais les voir en concert au Bataclan. Les mecs sont très accessibles et nous les croisons au guichet. Klaus Meine, le chanteur, respire la modestie, il est à peine plus grand que moi, ça me fait plaisir. Je passe le concert les oreilles vissées à la colonne d'enceintes, côté droit précisément. Les deux guitaristes, les frères Schenker sont incroyables. Je m'identifie à eux, ces guitar heroes. À l'époque, il était fréquent de découvrir les compositions en direct sans jamais les avoir entendus sur vinyle. Ces concerts étaient un peu des messes qui nous mettaient dans un état de plénitude totale, aidé en ça par les joints et aussi, la qualité du son. J'assiste aux débuts de Téléphone en banlieue parisienne. Je ne suis pas fan de ce rock, pour moi, dévoyé par des textes français qui ne respirent pas l'optimisme. Ceci dit, les paroles d'*Hygiaphone* dénonçant

L'impersonnalité des relations n'ont pas vieilli : quarante ans plus tard, on pourrait les adapter à la perverse communication numérique d'aujourd'hui.

Printemps 1980, je suis convoqué au Château de Vincennes pour les « trois jours », en réalité une journée et demie. Il s'agit de passer les tests d'aptitude en vue du service militaire. Je ne souhaite qu'une chose : être déclaré inapte et éviter de perdre douze mois de ma vie à porter l'uniforme, par conviction antimilitariste, fondée sur la réalité des expériences vécues au Vietnam. À l'époque, le service militaire était obligatoire et nombreux étaient ceux qui voulaient se faire réformer. Pour accéder à l'infamie désirable du P4, mieux valait passer initialement par la case psy. Un certificat médical de complaisance garantissait une forme d'indulgence. Sans doute, personne n'était dupe. Cent, en franc, la somme payée sous le manteau au médecin alors qu'il vient juste de délivrer un arrêt de travail bidon. Il m'invite à glisser discrètement un billet sur son bureau.

J'échoue dans ma tentative d'être classé P4, et donc, d'être réformé. Sur une échelle de P0 à P5... Le coefficient 4 indique « la présence actuelle et prolongée de troubles de la personnalité et de l'adaptation, définitivement incompatibles avec l'accomplissement du service militaire ». Je suis donc malheureusement bon pour le service et je serai susceptible d'être appelé à la base aérienne de Cambrai, au premier semestre 1981. L'Armée de l'air, c'est préférable à l'Armée de terre, me dit-on. C'est mon parrain François qui m'a pistonné.

Alors, j'ai quelques mois pour partir en voyage, en me disant inconsciemment qu'il pourrait être un aller simple vers une destination improbable. Je préfère l'appréhension et l'inconnu du lendemain à la morosité de la vie française, et puis je ne suis bien nulle part. Nous sommes plusieurs potes à décider de relier Paris

à la Grèce en stop et en binômes : les trois binômes se donnent rendez-vous à Hydra dans une fenêtre de deux trois jours.

Hydra comme un aimant

Il y a Lise et Fred, Pascal et Patrick, Didier, « Le gros » et moi. Chacun travaille en juillet pour financer le voyage. Moi c'est chez Datapoint, la boîte américaine de François, fabricant de mini-ordinateur et éditeur de logiciels. Je travaille sur un programme de gestion d'une course à la voile. Les binômes partent en stop en ordre dispersé. Didier et moi avons décidé de voyager léger, très léger. Un seul sac à dos, il est jaune, que nous nous échangerons, « light as a feather », léger comme une plume, tellement nous y avons mis le minimum : quelques fringues, brosses à dents, deux couvertures et c'est tout. Notre budget est de cinquante francs par jour maxi.

Premier objectif, Venise. Il nous faut trois jours pour y parvenir par sauts de puce : nous monterons dans une quarantaine de voitures et dormirons à la belle étoile dans une vigne le long de la route à même la roche, ou encore dans une auberge de jeunesse dans les Alpes italiennes. Venise... Nous y faisons la fête avec d'autres routards et dormons sur les quais à deux pas de la piazza San-Marco. Inoubliable. Puis direction Ancône plus au sud pour prendre le ferry pour Split, Yougoslavie. Une nuit de traversée passée dans un transat sur le pont en compagnie de chouettes nanas de notre âge. Nous nous quittons au petit matin pour terminer notre périple jusqu'à Athènes. Par la même route que nous avons emprunté avec ma mère trois ans auparavant. Nous y sommes presque, Le Pirée... Ce n'est pas à la voile cette fois-ci, mais sur un bateau de ligne que nous rejoignons Hydra. Jamais deux sans trois, il n'y a pas de hasard... Je suis dans mon élément, heureux d'avoir quitté la France, insouciant du lendemain, maître de mon destin et indépendant, le cordon ombilical est coupé.

Nous sommes les premiers à arriver et guettons les rares bateaux en provenance du continent pour accueillir les copains. Quand ils arrivent, nous sommes à la fois soulagés et heureux de les retrouver : nous n'avons eu aucune nouvelle des uns et des autres depuis notre départ de France dix jours auparavant. Il fait beau et chaud, la mer est paisible. Nous dormons à la belle étoile sur un promontoire donnant sur la mer, non loin du village. Le matin, nous plongeons dans la mer Égée. Le soir, nous allons festoyer sur la terrasse d'un restaurant, une tomate farcie, une tomate par là, ouzo à l'apéro, retsina ensuite.

La dolce vita.

« Vous êtes françaises ? »

Un jour, en toute fin de soirée, pour je ne sais quelle raison, Pascal et moi nous nous engueulons. Les autres ont dû aller se coucher sous la pinède. Je me retrouve à l'Amalour, un bar-restaurant qui donne sur l'embarcadère. Il est une heure du matin, des volutes de fumée nappent la pièce d'un délicat nuage, « Pink Floyd » et son « Another brick in the wall » diffusent un air de liberté enchantée, l'atmosphère est détendue. Je sirote une bière au comptoir.

Tout de suite à ma droite, deux jeunes femmes en train de passer commande d'une collation. Elles semblent parler français. Je les retrouve sur la terrasse. D'un naturel discret et réservé, peu enclin à une séduction ostentatoire, je m'enhardis malgré tout à faire leur connaissance. « *Vous êtes françaises ?* ». Je suis intérieurement affligé par la stupidité de ma question... Évidemment qu'elles le sont... Françaises... Mais bon, il me faut bien un angle d'attaque...

Dominique et Martine. Les deux Mâconnaises sont descendues en stop via Rome, Bari, Corfou, les Météores, Athènes et... Hydra. Une semaine pour ce faire. Ouah ! Me dis-je, sacrées nanas, il faut le faire, toutes seules à dix-neuf ans. Ceci dit, en tant que femmes, elles ont beaucoup moins levé le pouce que nous. Elles viennent d'arriver sur l'île et ne savent pas où planter leur tente. Formidable, je suis tout heureux de leur indiquer l'endroit donnant sur la mer, où nous avons établi nos quartiers.

Dominique est toute fine, cheveux longs bruns, fluette, tellement mignonne. Après une première année de psycho à Dijon, elle vient de réussir le concours d'entrée à l'école de psychomotricité de Lyon, Bac + 3. C'est le coup de foudre, mais je peine à imaginer qu'il pourra y avoir une suite : nos chemins bientôt se sépareront, c'est inéluctable, comme cela avait toujours été le cas après les belles rencontres sans avenir...

Nous passons une semaine idyllique à Hydra avant de nous quitter : elle repart pour la France par le Magic Bus, cette ligne de car « low cost » entre Paris et Athènes. Deux jours non-stop. Nous passons une dernière nuit ensemble, à la belle étoile, au centre d'Athènes à la gare centrale. Je me demande encore comment nous faisons pour trouver le sommeil. La bande poursuit sa route maritime pour une semaine en Crète. Héraklion puis Iérapétra et ses grottes, ses plages, le spot des hippies au début des années soixante-dix. C'est la belle vie, nous dormons sur la plage après avoir bien mangé et bien bu, discuté à bâtons rompus avec des gars du coin. Puis la fin de la récré sonne pour les copains qui retournent en France, tandis que Pascal et moi embarquons à Hania (La Canée) pour une traversée d'une nuit vers Alexandrie. La cabine est un véritable palace. Qu'il fait bon de dormir dans un lit.

Alexandrie... À la recherche d'un passé révolu

L'arrivée au petit matin est magique. Je connais Alexandrie par cœur, et y revenir par voie de mer est extrêmement plaisant. Cela me donne le sentiment de concrétiser ce que je perçois inconsciemment comme une première étape d'un second tour du monde que j'accomplirai, seul cette fois. Je n'ai aucune idée du lendemain et je suis bien incapable de me projeter. La terre est un seul pays dont je ferai le tour quarante fois, c'est mon credo, ma bouée de sauvetage.

L'avenir, c'est poursuivre la fuite en avant et monter dans le premier train, avion ou bateau venu, à la recherche de je ne sais quoi. Personne ne m'attend. Bien sûr, l'État français attend de moi que j'accomplisse mon service militaire. Ce sera dans trois mois. Mais je m'en tape. Je fais abstraction, j'occulte, j'efface toute perspective anxieuse, une posture d'aveuglement, de déni, comme un moyen de surmonter mon désarroi : je suis tellement paumé, je n'imagine pas un seul instant ma vie dans un an, encore moins dans dix ou vingt... D'ailleurs, je casserai bientôt ma pipe et on n'en parlera plus.

L'idée de la mort, souvent côtoyée et défiée, m'obsède, disons, agréablement. Je me fous d'elle, je la tourne en dérision, je n'ai de cesse de blaguer à son endroit. Et ça ne fait pas rire tout le monde. C'est le sang asiatique qui coule dans mes veines qui me fait la considérer avec mépris. Merci à ce sang qui me permet d'être encore plus fort quand la situation se dégrade, qui me permet de toujours faire reculer la peur... Je n'ai pas peur.

De toute façon, le pire n'est jamais sûr. Alors, me dire que je suis toujours bien là, vivant et en forme, quarante ans plus tard, que

demander de plus ? Aujourd'hui, je regarde dans le rétroviseur, je refais le film, je zoome dans les angles morts du passé. Ça fait un bien fou.

Nous passons quelques jours à Alexandrie. Mes parents, récemment séparés, nous offrent à peine l'hospitalité tandis que les copains d'antan sont partis depuis longtemps. Je ne suis pas à l'aise et je me sens comme un étranger dans cette ville qui avait pourtant été la mienne peu de temps auparavant. Pascal et moi avons planifié un voyage en Israël, par voie de terre. Un aller-retour Alexandrie Tel-Aviv. Cela aurait été impossible avant : les accords de Camp David de septembre 1978, signés par le président égyptien Anouar El Sadate et le Premier ministre israélien Menahem Begin, sous la médiation du président des États-Unis, Jimmy Carter, autorisaient les échanges terrestres et commerciaux entre ces deux pays hier encore ennemis. Une rupture de paradigme tellement fondamentale dans les relations géopolitiques dans ce tout petit coin du monde, que Sadate sera peu de temps après assassiné par l'un des siens.

Direction Israël par la bande Gaza

Installés dans le car reliant Alexandrie à la frontière, nous traversons Port-Saïd, à l'embouchure du canal de Suez, puis nous passons la frontière à El Arish. Pour ensuite embarquer dans un vieux taxi collectif Mercedes rallongé, brinquebalant, mais toujours roulant. Nous traversons la bande de Gaza, tellement arabe, et subitement, nous nous retrouvons comme en Europe : Tel-Aviv, la capitale, est située en bord de mer. La suite sera la découverte d'un tout petit pays pris en étau entre le Liban, la Syrie, la Jordanie et l'Égypte. Nous en faisons vite le tour : Jérusalem, Bethléem, le lac de Tibériade, Nazareth, Haïfa. Un bain surréaliste dans la mer morte en Cisjordanie, à l'époque encore préservée du sur consumérisme humain. Morte, elle le sera

bientôt quand, asséchée à l'extrême, elle criera son dernier souffle. Le voyage est fascinant, à la découverte de paysages multiples, de déserts, de montagnes, de lacs, de bord de mer, de cultures diverses, dans une ambiance de paix. Du moins, c'est ainsi que nous la percevons.

La partie de Frisbee

Tel-Aviv, novembre 1980, température de l'air 30 °C, l'eau à 25, paradisiaque. Avant de repartir pour l'Égypte, nous décidons d'aller faire une partie de frisbee sur une des plages de sable du front de mer : Gordon Beach. Nous nageons en plein bonheur, de l'eau jusqu'à la taille, nous renvoyant avec dextérité le discoplane. Sacs à dos et affaires personnelles sont restés à l'auberge de jeunesse située en banlieue de Tel-Aviv. J'ai pour ma part tenu à garder passeport et argent avec moi. Ils sont sous la serviette posée sur la plage désertée, et je peux facilement surveiller mes affaires de loin.

Tout d'un coup, un type avec son chien apparaît. Ils se dirigent vers nos serviettes. Le gars s'empare de ce qu'il trouve et repart tranquillement, comme il était venu. Le temps de sortir de l'eau, il s'est volatilisé. Derrière la plage, c'est l'hypercentre. En désespoir de cause, je cours dans les rues adjacentes en maillot de bain. Plus de passeport, plus d'argent... Sans passeport, impossible de repasser la frontière pour revenir en Égypte. La seule solution est de rejoindre mon "pays", muni d'un laissez-passer délivré par le consulat. Pascal me prête de quoi acheter le billet d'avion pour Paris Charles de Gaulle via Vienne. En attendant le retour, je fais la plonge à l'auberge de jeunesse pour payer le gîte.

Choc thermique et allo stop

Embarquement aéroport Ben Gourion, destination finale Paris. Atterrissage à minuit à Roissy Charles de Gaulle pour ensuite me rendre chez Fred, le pote du 9-3 qui avait fait le voyage à Hydra avec nous. Un taxi, une Peugeot 505, m'emmène chez lui, c'est sa mère qui règle la course. Il fait froid, très froid, et je n'ai qu'une idée en tête : renouveler mon passeport, cela peut prendre deux semaines avant de monter dans un avion pour Alexandrie. Y retourner, pour quoi faire ? Y retourner, pourquoi ? Pour mieux m'enfoncer dans les sables mouvants d'un passé à oublier de toute urgence ? Pour encore et encore tourner le couteau dans la plaie ouverte de l'exilé multirécidiviste exsangue ? Exsangue ? Mais pas tant que ça... Je me ressaisis...

Sera-t-elle là ?

Dans mon sac à dos, un petit bout de papier, comme celui que m'avait glissé cette belle jeune fille, après l'épreuve de géographie du bac au Caire, avec son adresse, afin que nous nous retrouvions très vite, et que j'avais perdu, à mon grand désespoir. Une chance dans mon malheur : le petit bout de papier d'Hydra était resté à l'auberge de jeunesse, dans le sac... S'il avait été dans mon portefeuille sur la plage, alors j'aurais été accablé. De sa belle écriture : « Dominique Troussière, 11 rue Alsace-Lorraine, Lyon 1^{er} ».

Elle n'a pas le téléphone comme beaucoup à cette époque. Un luxe. En ce mois de décembre, elle doit nécessairement être à ses études de psychomotricité à Lyon. Alors, je décide de la rejoindre en me posant mille et une questions : sera-t-elle là ? Voudra-t-elle de moi ?

Lundi 8 décembre 1980, je rejoins Lyon via Allo Stop, l'ancêtre du covoiturage. Les cinq cents kilomètres sont parcourus en 2 CV en passant par la Nationale 6. Il faut bien 8-9 heures pour atteindre Lyon, gare de Perrache, à la nuit tombante. Première immersion dans Lyon en empruntant la ligne A du métro (Perrache-Bonnevay) pour descendre à la station Hôtel de ville, de laquelle je rejoins la place Croix Paquet, via la rue Romarin, au bas des pentes. J'avise le 11 de la rue Alsace-Lorraine. Il y a des bougies sur les fenêtres, partout dans la ville, c'est la fête des Lumières. C'est magnifique.

Je me sens tout de suite chez moi. La Croix-Rousse est tellement accueillante. Je suis en ébullition au moment de me trouver au pied de l'immense porte cochère de l'imposant immeuble typique de la colline des soyeux. La boîte aux lettres indique qu'elle loge au 6^e. L'ascension est interminable. Arrivé au dernier étage, après avoir gravi le dernier escalier en colimaçon, il me reste le plus facile : trouver la porte du petit appartement de celle que j'avais quittée il n'y a pas si longtemps, sans jamais avoir un seul instant imaginé la revoir, là, maintenant. Le plus facile ou... Le plus difficile ? Le temps s'est arrêté. J'actionne la petite sonnette, la porte s'ouvre, c'est elle, nous tombons dans les bras l'un de l'autre. Nous sommes tous les deux fous d'une joie contenue sans savoir que nous serons à jamais liés. Le 8 décembre, la fête des Lumières, c'est son anniversaire, ses vingt ans.

Me retrouver là, avec elle, c'est inespéré... Le destin l'a voulu, le destin m'a pris la main en m'invitant à aller à sa rencontre à Hydra. Merci au jeune type et son chien de m'avoir subtilisé mes papiers sur la plage à Tel-Aviv, sinon, je serais encore en train de tourner en rond. Vingt ans d'une vie sans repères, sans racines, hors sol...

13 février 1981, base aérienne de Cambrai, le ciel est bleu, le froid est sec. Me voici réformé, une joie indescriptible et le sentiment d'avoir gagné une année de ma vie, ou évité d'en perdre une ? Je n'ai passé que 13 jours dans l'enceinte militaire.

Maintenant libéré de cette entrave, comment vais-je me projeter dans le long terme alors que je n'ai jamais envisagé que le futur proche ? Pour l'heure, je ne me pose aucune question métaphysique et je continue de vivre l'instant présent avec Dominique.

Km 42

23 avril 1989, Lyon, parc de la Tête d'Or. Il ne me reste plus que cent quatre-vingt-quinze misérables mètres à courir pour venir à bout de la plus belle des distances, je lévite, le bonheur supplante la douleur.

Ça y est, je suis marathonien ! J'ai trente ans.

Domi est là sur la ligne d'arrivée avec Hugo et Lucas, tout petits. L'un et l'autre accompliront leur premier marathon à trente ans. Le destin... Leur petite sœur Clara ne va pas tarder et nous allons bientôt nous marier. Nous sommes une famille.

Création couverture : Clara Chaume

Photo du coureur : Marathon de Lyon 1989

Photo du petit garçon : Vietnam 1963

ISBN : 979-10-699-6207-1

Dépôt légal BNF décembre 2020

www.emmanuelchaume.fr

contact@emmanuelchaume.fr